

La revue catholique des idées et des faits

Le XV^e centenaire de saint Augustin
« L'art de penser »
Un manuel d'études et d'action sociales
Un peu de prophétie
Eloge de l'Angleterre
Spiritualisme et géographie
De Cantorbéry à Rome par Lisieux
Le Père Didon

S.S. Pie XI
J. Calvet
Georges Legrand
Hilaire Belloc
Henri Ghéon
Gonzague Ryckmans
Th.-Mation Goodhart
Paul Halflants

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le Béguinage de Bruges par l'abbé Rodolphe Hoornaert, Mgr J. Schyrgens. — États-Unis.

♦ L'antique terre africaine vient de connaître un des triomphes du catholicisme contemporain. Un légat du Pape, plusieurs cardinaux, des centaines d'évêques, des milliers de prêtres, des dizaines de milliers de fidèles ont célébré, à Carthage, le Christ Rédempteur du genre humain, présent parmi nous : jusqu'à la consommation des siècles.

L'Europe chrétienne, dont l'Afrique méditerranéenne faisait autrefois partie, a comme solennellement repris possession de contrées qui, pendant des siècles, jouirent de la plus brillante des prospérités. L'Église d'Afrique ne possédait-elle pas, à un moment donné, des centaines d'évêchés avec, à Carthage, un archevêque qui était — et qui restera jusqu'à la fin des siècles, affirma Léon XIII — le premier après le Pontife Romain ? Certains grands centres urbains ne complèrent-ils pas leurs habitants par centaines de mille ?

L'Islam, cette religion de mort qui stérilise et qui tue tout ce qu'elle touche, étendit un immense linceul sur des provinces autrefois pleines de vie. Comme l'a admirablement résumé Hilaire Belloc dans les impressions de voyage que publie en ce moment la Revue catholique :

« Ce ne fut qu'ici, en Afrique, que leur triomphe fut complet. Et ce n'est qu'ici, en Afrique, par conséquent, que l'on peut voir toutes les conséquences de ce triomphe, et comment, quand ce triomphe était définitif, tout pouvoir créateur était détruit.

« Les villes romaines ne périrent pas d'une lente décadence, elles furent immédiatement abandonnées. Les puits se comblèrent, les forêts furent abattues en masse, sans qu'il en fut replanté de nouvelles. Des jardins d'oliviers, il ne reste que les meules de pierre : on en retrouve encore sous le sable qui évoquent un souvenir d'huile grasse. A l'endroit où s'élevaient ces jardins, il ne pousse même plus un brin d'herbe, le Sahara y a étendu sa lepre. Il y a longtemps que les oliviers ont été coupés pour bâtir ou pour brûler, ou simplement pour le plaisir de détruire. Nulle part, dans aucune autre province de l'empire, il ne se fit un oubli si complet ; et nulle part non plus on ne trouve un plus frappant exemple de tout ce que nie l'histoire scientifique », car nous avons là un exemple des cataclysmes, — des modifications complètes et soudaines, — par lesquelles s'explique l'histoire, — une démonstration de la sottise qu'il y a à accepter le langage comme preuve de l'origine ; de la puissance et de la rapidité de la religion (qui se propage comme un incendie) ; de son action sur les races (semblable à celle du feu sur les vases qu'il fait fondre ou qu'il recuit) ; de la nature hiérarchique de toute conquête ; de la facilité avec laquelle les formes les plus complexes sont détruites par d'autres formes plus simples.

Que la Sainte Eucharistie, ou plus exactement le Sacrifice eucharistique — la sainte messe entendue dans son plein sens liturgique avec coopération active des assistants (la communion avec l'officiant comprise) — soit devenue comme le résumé et le symbole de la foi et de la vie catholiques, se comprend aisément. Certes, le culte rendu en dehors du Saint Sacrifice à la présence réelle de la deuxième Personne de la Sainte-Trinité sous les apparences du pain fait perdre parfois, à d'aucuns, le sens même du sacrifice et porter sur le secondaire — cette présence réelle continuée après le sacrifice — l'intérêt principal qui revient à l'essentiel — le sacrifice de l'Homme-Dieu. Tous nous connaissons encore de très braves gens à qui un salut (surtout à grand spectacle) parle bien plus que le Saint Sacrifice et pour qui la communion reste sans rapport intime avec la messe. Heureusement, l'admirable renouveau liturgique a rendu à des millions de croyants un sens plus exact de la réalité catholique ; et les éclatantes et magnifiques manifestations de foi que sont les Congrès eucharistiques internationaux montrent à tous, fidèles et infidèles, amis et ennemis, ce qui constitue l'âme de la vraie religion : un Dieu fait homme qui ne cesse de s'immoler réellement pour racheter et sauver sa créature et qui trouva cet insigne miracle d'amour : se donner en nourriture...

L'Eucharistie, mystère d'amour... Mystère d'union aussi, admirablement symbolisé par ce mélange intime qu'opère la mouture d'innombrables grains de froment allant se perdre dans un seul pain. Du très beau discours que prononça à Carthage, M. Louis

Bertrand, de l'Académie française, l'émouvante péroraison célébrait éloquentement ce double caractère :

« En ce moment tragique de l'histoire, où le monde entier est traversé par une vague de haine, où des insensés et des criminels préchent la guerre fratricide, érigent en dogme l'idée odieuse et absurde de la lutte des classes, il est admirable, il est réconfortant que, chaque année, des voix s'élèvent comme ici, dans toutes les contrées du monde, pour protester contre cette sinistre démenche, et pour faire monter plus haut que tous nos discours humains, la voix même du Christ, qui a mis, au-dessus de tous les commandements, la grande loi d'amour. Cette charité n'est pas seulement une vertu spirituelle, elle est aussi une puissance civilisatrice. La barbarie nous entoure et nous menace, sans même que nous nous en doutions. Elle est à nos portes. Elle est partout. Pour quiconque a un peu la bête humaine, il n'y a que le geste divin, le geste auguste qui nous fut enseigné voilà bientôt deux mille ans : le Pain rompu, la Coupe offerte, le Banquet symbolique auquel est conviée l'humanité tout entière. Le vrai symbole et le plus efficace de la fraternité des peuples, c'est encore la table de communion, cette mensa martyrum que les ancêtres de notre foi avaient dressée dans les cimetières et dans les églises d'Afrique... »

♦ Est-il vrai que dans le cas du soldat De Leeuw, « le Gouvernement ait abandonné les principes les plus élémentaires du droit public » ? « Que la discipline soit désormais une vieille lune » ? « Que la Chambre soit menée par des éléments de désordre et que le Gouvernement ait renoncé à la diriger » ? « Que les pouvoirs responsables aient accepté de voir saper les bases mêmes de leur autorité » ? « Que l'on ait ouvert les portes à l'anarchie dans tous les pouvoirs publics ? Que « de là au bolchevisme il n'y a qu'un pas » ? Que l'on ait « reconnu son impuissance à gouverner, reconnu que l'anarchie est maîtresse du pays » ? Que « ce soit, bien plus que la division du pays, la liquidation des pouvoirs qui nous menace » ?...

Que l'un des membres les plus sympathiques du sympathique groupe de l'Autorité, notre collaborateur et ami M. Daniel Ryelandt, veuille bien nous permettre de trouver qu'il y va, tout de même, un peu fort !

La situation en Flandre étant ce qu'elle est — et c'est la divergence de vues sur cette situation, ou plutôt l'ignorance plus ou moins grande de cette situation, qui est à la base de toutes les difficultés linguistiques — le cas De Leeuw risquait de cristalliser des sentiments et une mentalité qui commencent seulement à s'apaiser, à se dissiper et à s'assainir. Voyez déjà les nombreuses adresses arrivant de tous les points du pays flamand alors que De Leeuw est en liberté ! Il fallait à tout prix, en ce moment, empêcher les extrémistes aux abois d'avoir « leur martyr ».

Et entre-temps, il faut se hâter de gouverner dans le sens de l'union, c'est-à-dire reconnaître pleinement et « joyeusement » à la Flandre le droit d'être flamande.

Tout le mal vient de ce que, pendant trop longtemps, on se soit imaginé dans certains milieux en Flandre, à Bruxelles, en Wallonie, que tout progrès du flamand en Belgique était une défaite belge. N'est-ce pas de cette conviction qu'est faite avant tout l'opposition de beaucoup de bons patriotes au mouvement flamand ?

Si, sans retard aucun, tous ceux qui veulent que vive la Patrie, et en premier lieu l'Autorité, le Gouvernement, ne s'emploient pas de toutes leurs forces à convaincre tous les Belges qu'une Flandre vraiment flamande, loin de nuire à l'union, la consolidera, loin d'être préjudiciable à la Belgique, lui assurera plus de prospérité et plus de grandeur, non seulement l'agitation morbide qui travaille la Flandre ne se calmera pas, mais la Wallonie subira les ravages d'un virus semblable.

Mais ceci est une autre histoire sur laquelle nous reviendrons prochainement en dénonçant les agissements de certains Wallons et de certains Français, aussi antibelges les uns que les autres.

Le XV^e centenaire de saint Augustin

Le devoir des princes

Quoique les biens de cette vie soient accordés à tous, bons ou mauvais, et que par ailleurs, les maux puissent tomber sur tous, justes et injustes, il n'est pourtant pas douteux que Dieu départit ici-bas la prospérité et le malheur, pour le plus grand bien des âmes et les intérêts de la cité céleste. Puisque les princes et les chefs des peuples reçoivent leur pouvoir de Dieu pour concourir comme des collaborateurs à l'accomplissement des conseils de la divine Providence, chacun dans les limites de sa puissance, il est clair qu'ils doivent ne jamais éloigner leur regard du but suprême fixé à l'homme et, en veillant au bonheur terrestre des citoyens, non seulement ne rien faire et ordonner qui puisse entraver les lois de la charité et de la justice chrétienne, mais encore rendre plus faciles à leurs sujets la connaissance et l'acquisition des biens impérissables.

« Nous ne proclamons pas, déclare l'évêque d'Hippone, les empereurs chrétiens heureux parce qu'ils ont longtemps régné ou laissé après une mort paisible leur fils sur le trône, ou dompté les ennemis de l'Etat, ou pu empêcher et abattre les citoyens ennemis qui se levaient contre eux. Ces avantages et les autres bienfaits ou consolations de cette misérable vie, certains adorateurs des démons ont aussi mérité de les obtenir et ils n'appartiennent pas au royaume de Dieu comme ceux-là; et cela est une manifestation de sa miséricorde voulant éviter que les hommes croyant en lui ne désirassent ces biens comme s'ils étaient souverains. Mais nous disons heureux les empereurs chrétiens, s'ils gouvernent avec justice, si les louanges de ceux qui les entourent d'éclatants honneurs et les hommages de ceux qui les saluent trop bas ne les enorgueillissent pas et s'ils se souviennent qu'ils sont hommes; s'ils font servir leur puissance à la majesté divine pour la plus grande extension du culte de Dieu; s'ils craignent, aiment et adorent Dieu; s'ils aiment davantage le royaume où ils ne craignent pas d'avoir des compagnons de règne; s'ils sont lents à la vengeance et prompts au pardon; s'ils exercent cette vengeance pour les nécessités du gouvernement et de la protection de l'Etat et non pour satisfaire leurs sentiments d'inimitié; s'ils accordent ce pardon non pour laisser le crime impuni, mais dans l'espoir d'un amendement; s'ils compensent par la douceur de leur miséricorde et l'abondance de leurs bienfaits les décisions sévères qu'ils sont le plus souvent obligés de prendre; si leur conduite est d'autant plus sévère qu'elle pourrait être plus libre; s'ils aiment mieux commander à leurs passions déréglées qu'à toutes les nations; et s'ils font tout cela, non par un sentiment de vaine gloire, mais par amour de la félicité éternelle; s'ils ne négligent pas d'immoler à leur vrai Dieu pour leurs péchés le sacrifice de l'humilité, de la miséricorde et de la prière. De tels empereurs chrétiens, nous les disons heureux maintenant en espérance, plus tard, en réalité, lorsque ce que nous attendons adviendra. »

C'est là un portrait du prince chrétien, tel qu'on n'en saurait trouver de plus noble et de plus parfait; ils ne sera point réalisé et reproduit par celui qui se confie en la sagesse humaine, souvent obtuse, plus souvent aveuglée par les passions, mais par celui qui, formé par la doctrine de l'Évangile, a appris qu'il ne peut gouverner l'Etat, selon la volonté divine, c'est-à-dire avec succès et bonheur, que si le sentiment de la justice ne le pénètre jusqu'aux moelles, ainsi que la charité et l'humilité : « Les rois des nations dominent sur elles, et ceux qui ont le pouvoir sur elles sont appelés bienfaiteurs. Il n'en est pas ainsi de vous; mais que le plus grand

d'entre vous devienne comme le plus petit, et celui qui commande comme celui qui sert ».

Ils se trompent donc misérablement tous ceux qui organisent la cité comme s'il n'existait aucune fin suprême de l'homme et s'il ne fallait tenir aucun compte du juste usage des biens d'ici-bas; beaucoup d'autres se trompent aussi qui estiment que les lois pour la direction de l'Etat et le bien-être du genre humain ne peuvent cadrer avec les préceptes de Celui qui a dit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point ». Du Christ Jésus, disons-Nous, qui a doté et muni son Église de cette belle et immortelle Constitution que tant de vicissitudes des choses et des temps, tant de persécutions n'ont encore pu ébranler en vingt siècles et qu'elles ne pourront ébranler jamais, jusqu'aux derniers moments de l'univers. Pourquoi donc les chefs des peuples, qui ont le souci du bien et de la prospérité de leurs concitoyens, entraveraient-ils l'action de l'Église? Est-ce que, au contraire, pour autant que les circonstances s'y prêtent, ils ne doivent pas favoriser son action?

Église et Etat

L'Etat n'a point à craindre que l'Église empiète sur son domaine et ses droits particuliers; ces droits, les fidèles, observant les préceptes de leur fondateur, les ont toujours respectés avec tant de scrupule qu'ils pouvaient dire dans les persécutions et les tourments : « Les princes m'ont persécuté sans raison ». Augustin donne à ce sujet cette leçon admirable, comme il en a coutume : « Comment les chrétiens avaient-ils offensé les rois de la terre? Est-ce que leur Roi a interdit à ses soldats de donner et d'exécuter ce qui est dû aux rois de la terre? Aux Juifs qui méditaient une accusation calomnieuse à ce sujet contre lui ne dit-il pas cette parole : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu? » N'a-t-il pas payé lui-même le tribut avec l'argent trouvé dans la bouche d'un poisson? Est-ce que son Précurseur a dit aux soldats de ce monde qui lui demandaient une règle de conduite pour le salut éternel : « Quittez le service, jetez vos armes, abandonnez votre vie, afin que vous puissiez combattre pour le Seigneur? » Non. Mais il leur a dit : « Ne frappez personne, ne faites de tort à personne, contentez-vous de votre solde! » Est-ce que l'un de ses soldats et un chef très aimé n'a point dit à ses compagnons d'armes et pour ainsi dire ses compatriotes dans le Christ : « Que tout homme soit soumis aux pouvoirs supérieurs? » et il dit un peu plus loin : « Rendez à tous leur dû; à qui est dû le tribut, le tribut; à qui l'impôt, l'impôt; à qui la crainte, la crainte; à qui l'honneur, l'honneur. N'ayez de dette envers personne si ce n'est celle d'un amour mutuel ». N'a-t-il pas ordonné que l'Église priât même pour les rois? En quoi donc les chrétiens les ont-ils offensés? Quel devoir n'ont-ils pas accompli? En quoi les chrétiens n'ont-ils pas obéi aux rois terrestres? C'est donc sans motif que les rois de la terre ont persécuté les chrétiens.

Il ne faut, en effet, rien demander d'autre aux disciples du Christ, que l'obéissance aux justes lois de leur pays, pourvu que leur pays ne veuille pas leur ordonner ou leur défendre ce que défend ou ordonne le Christ, en créant ainsi un conflit entre l'Église et l'Etat. Il est à peine besoin de dire, car il Nous semble déjà l'avoir assez prouvé, que nul dommage ne peut venir à l'Etat, de la part de l'Église, et qu'il peut, au contraire, en recevoir un puissant secours et de larges avantages. Il faudrait citer ici les belles paroles de l'évêque d'Hippone que Nous avons rapportées dans Notre dernière Encyclique, sur l'éducation chrétienne de la jeunesse ou bien ces autres paroles, non moins convaincantes, que Notre prédécesseur immédiat d'heureuse mémoire, Benoît XV,

(1) Voir la première de cette Encyclique dans le numéro du 9 mai 1930.

rapporta dans son Encyclique *Pacem Dei munus*, afin de montrer clairement que l'Église a toujours eu le souci d'unir les nations par la loi chrétienne, et qu'elle a toujours favorisé tout ce qui apporterait aux hommes les bienfaits de la justice, de la charité et d'une paix générale, de sorte que les peuples tendissent à « une certaine unité source de prospérité et de gloire ».

Le Docteur de la Grâce

Après avoir esquissé le plan du Gouvernement divin, en expliquant tout ce qui, en général, concernait, à son avis, l'Église et l'État, Augustin ne s'arrête point là et, s'avancant plus loin, il examine d'un regard perçant et considère la manière dont la grâce divine, dans son action intérieure et cachée, meut l'intelligence et la volonté de l'homme. Le pouvoir de la grâce divine sur l'âme, il l'avait expérimenté lui-même, lorsque merveilleusement transformé en un instant à Milan, il remarqua que toutes les ténèbres du doute avaient disparu. « Comme il me devint subitement doux, disait-il, de manquer de la douceur des bagatelles! Et ce que j'avais craint de perdre, ce m'était une joie de l'abandonner. Tu me jetais hors de moi, toi qui es la vraie et souveraine suavité; tu le faisais et tu entras à leur place, plus doux que toute volupté, mais non pour la chair et le sang; plus éblouissant que toute lumière, mais demeurant dans un profond secret; plus élevé que tout honneur, mais pour ceux qui ne s'élèvent point en eux-mêmes. »

Dans ces questions, l'évêque d'Hippone prenait pour maîtres et pour guides les Saintes-Écritures et surtout les Épîtres de l'apôtre Paul qui lui aussi avait été amené par un prodige à suivre le Christ; il s'attachait à la doctrine transmise par de saints personnages, et au sens catholique des fidèles; il combattait toujours plus vivement les pélagiens qui affirmaient avec opiniâtreté que la Rédemption des hommes par le Christ Jésus n'avait aucune efficacité; enfin, sous l'inspiration divine, il étudia pendant plusieurs années la chute du genre humain après la faute des premiers parents, les rapports entre la grâce et le libre arbitre et ce qu'on appelle la prédestination. Il en fit une étude si subtile et si heureuse que, nommé dès lors et considéré comme Docteur de la Grâce, il aida, en le précédant, tous les autres écrivains catholiques des âges suivants et qu'il les préserva en même temps d'une double erreur en ces difficiles questions : c'est-à-dire d'enseigner que le libre arbitre de l'homme déchu de la justice originelle n'est qu'un mot sans réalité, comme il plut aux anciens hérétiques et aux jansénistes ou bien que la grâce divine n'est pas accordée gratuitement et ne peut pas tout, comme l'affirmaient les pélagiens.

Le danger du naturalisme

Rapportons ici quelques utiles enseignements que nos contemporains méditeront avec fruit. Ceux qui ont lu Augustin ne tomberont évidemment pas dans la pernicieuse erreur qui s'est répandue au XIX^e siècle et d'après laquelle les inclinations naturelles de la volonté, étant toutes bonnes ne doivent pas être redoutées ou domptées. De ce faux principe ont découlé les méthodes d'éducation que nous avons récemment condamnées dans Notre Encyclique sur l'éducation chrétienne de la jeunesse et qui aboutissent en ne mettant aucune séparation entre les sexes, à ne prendre aucune précaution contre la passion naissante des enfants et des adolescents; de là, aussi, cette licence dans les écrits et les lectures, dans l'organisation et l'exécution des spectacles qui ne sont pas seulement des pièges et des dangers pour l'innocence et la pudeur, mais causent, en réalité, des chutes et des pertes; de là, ces modes déshonnêtes pour l'extirpation desquelles les femmes chrétiennes ne sauraient jamais dépenser trop d'efforts.

La lutte contre les passions et la grâce

Augustin nous enseigne, en effet, que l'homme depuis le péché des premiers parents n'est plus dans l'intégrité dans laquelle il a été créé et qui le portait, tant qu'il en jouissait, à faire le bien avec facilité et promptitude; dans la condition actuelle de la vie, il faut que l'homme résiste au mal, et commande aux passions qui l'entraînent et le séduisent, selon cette parole de l'Apôtre : « Je vois une autre loi dans mes membres qui contredit la loi de mon esprit et qui veut me soumettre à la loi du péché, qui est dans mes membres ».

A ce sujet, Augustin a dit ces belles paroles à son peuple : « Tant que l'on vit, mes Frères, il en est ainsi; ainsi, nous qui avons vieilli dans cette lutte, nous avons des ennemis moins puissants; nous en avons cependant. Nos ennemis ont, pour ainsi dire, été lassés même par l'âge; toutefois, même lassés, ils ne cessent, par toutes sortes de mouvements, de troubler le repos de la vieillesse. La lutte des jeunes gens est plus vive; nous la connaissons, nous avons passé par elle... Tant que vous portez un corps mortel, le péché combattrait contre vous; mais qu'il ne règne pas! Qu'est-ce à dire, qu'il ne règne pas? C'est-à-dire pour vous soumettre à ses désirs. Si vous avez commencé de lui obéir, il règne. Et qu'est-ce qu'obéir, sinon offrir vos membres pour en faire des armes d'iniquité pour le péché? Ne donnez pas vos membres comme des armes d'iniquité pour le péché. Dieu vous a donné le pouvoir, par son Esprit, de tenir vos membres. La passion surgit, tenez vos membres. Que fera cette passion qui s'est élevée? Vous, tenez vos membres; ne donnez pas vos membres comme des armes d'iniquité pour le péché; n'armez pas votre adversaire contre vous. Tenez vos pieds pour qu'ils n'aillent pas aux plaisirs défendus. La passion s'est élevée, tenez vos membres; tenez vos mains loin de tout crime; tenez vos yeux, de peur qu'ils ne fixent avec une attention mauvaise; tenez vos oreilles, pour qu'elles n'entendent pas volontiers les paroles de la passion; tenez tout votre corps, de côté, en haut, en bas. Que fait la passion? Elle a pu surgir, elle n'a pu vaincre. En s'élevant toujours sans succès, elle apprend à ne plus s'élever. »

Si nous nous armons pour cette lutte des armes du salut, après nous être abstenus du péché et avoir peu à peu brisé l'assaut de l'ennemi et réduit ses forces, nous nous enleverons enfin vers ce lieu du repos où le triomphe s'accompagnera d'une joie infinie. Et il ne faudra attribuer qu'à la grâce divine qui apporte secrètement lumière à l'intelligence et force à la volonté, la victoire remportée au milieu de tant d'obstacles et de luttes; à la grâce de Dieu qui, après nous avoir créés, peut aussi, par les richesses de sa sagesse et de sa puissance, enflammer notre cœur et véritablement l'embraser de charité.

Aussi l'Église dont les sacrements répandent en nous la grâce est-elle avec raison appelée sainte; non seulement, grâce à son action incessante et perpétuelle, des foules innombrables sont unies à Dieu par le lien étroit de la charité et persèverent dans cette union, mais elle en conduit et élève un très grand nombre à une invincible grandeur d'âme, à une sainteté parfaite et jusqu'à l'héroïsme. Chaque année ne s'augmente-t-il pas le nombre des martyrs; des vierges, des confesseurs qu'elle propose à l'admiration et à l'imitation de ses fils?

Ne sont-ce pas les fleurs très belles d'un vaillant courage, de la chasteté et de la charité que la grâce de Dieu cueille sur terre pour les cieux? Ceux qui résistent aux sollicitations divines et ne veulent pas user justement de leur liberté restent au contraire et traînent dans leur faiblesse naturelle. Mais la grâce de Dieu nous permet de ne désespérer du salut de personne, tant que l'on vit ici-bas et que nous espérons de tous des accroissements toujours plus grands de la charité; c'est dans cette grâce que réside aussi le fondement de l'humilité ou de la modestie, puisque nul ne peut oublier cette parole : « Que possèdes-tu que tu n'aies reçu. Si tu l'as reçu, pourquoi te glorifier comme si tu ne l'avais pas reçu? » et ne peut refuser son tribut de reconnaissance à celui qui « accorda aux faibles de vouloir invinciblement par sa grâce ce qui est bon et de s'opposer invinciblement à l'abandonner ».

La bonté du Christ Jésus nous apporte des exhortations à demander les bienfaits de sa grâce : « Demandez et il vous sera donné; cherchez et vous trouverez; frappez et l'on vous ouvrira. Tout homme, en effet, qui demande reçoit; et qui cherche trouve; et à qui frappe on ouvre ». Le don même de la persévérance peut être mérité par la prière. Aussi dans l'Église la prière publique et privée n'a point de cesse : « Quand n'a-t-on pas prié dans l'Église pour les infidèles et les ennemis pour qu'ils croient? Quand un fidèle a-t-il eu un ami, un proche, une épouse infidèle et n'a-t-il pas demandé pour lui à Dieu une âme soumise à la foi chrétienne. Qui n'a jamais prié pour soi-même pour obtenir la grâce de rester dans le Seigneur ». Suppliez donc le Seigneur, Vénérables Frères; que votre clergé et votre peuple le supplient sous les auspices du Docteur de la Grâce, surtout pour tous ceux qui sont hors de la foi catholique ou se sont égarés loin de la vraie foi; en outre, ceux qui semblent disposés et appelés à la vocation sacerdotale, qu'ils gardent de toute manière leur sainte résolution puisqu'ils deviennent, d'après leur office, les dispensateurs de la grâce divine.

Les vertus d'Augustin,

Possidius, qui écrivit le premier la vie et les actes d'Augustin, affirmait déjà que, bien plus que les lecteurs de ses œuvres, « ceux qui avaient pu le voir et l'entendre devant eux, prêchant dans l'église, et surtout ceux qui avaient joui de sa société ordinaire, avaient tiré le plus grand profit d'Augustin. Il n'était pas seulement le scribe instruit dans les choses du royaume de Dieu, ou l'un de ces marchands qui, ayant trouvé une pierre précieuse, vendirent tous les biens pour l'acheter; mais il était de ceux auxquels il est écrit : « Parlez ainsi et agissez de même », et dont le Sauveur a dit : « Celui qui fera et enseignera ainsi les hommes, celui-là sera appelé grand dans le royaume des cieux ».

Sa charité,

Pour commencer par la plus haute des vertus, la charité, Augustin rechercha et pratiqua, au mépris de tout, la charité divine; il l'aviva constamment en lui, au point qu'il mérita d'être représenté, tenant en main un cœur de feu.

Si l'on a seulement parcouru une seule fois les *Confessions*, peut-on oublier le colloque tenu par le fils avec sa mère, à la fenêtre de la maison d'Ostie? Son récit n'est-il pas si vivant et si doux qu'il nous semble voir Augustin et Monique, l'un près de l'autre, plongés dans la contemplation des choses célestes? « Nous étions donc seuls, écrit-il, conversant avec une ineffable douceur; oubliant le passé, tout entiers à ce qui était devant nous, nous cherchions ensemble, en présence de la vérité qui est vous-même, ce que sera pour les saints cette vie éternelle dont l'œil n'a rien vu ni l'oreille rien entendu, où le cœur de l'homme ne peut atteindre. Et la bouche de notre âme aspirait après l'eau céleste de votre fontaine, fontaine de vie qui est en vous, afin que, recueillant, selon notre mesure, quelques gouttes de sa rosée, nous puissions méditer un peu une chose si grande... Et, parlant ainsi, aspirant à cette vie heureuse, nous y touchâmes un instant dans l'élanissement de tout notre cœur; puis nous avons soupiré dans le bruit de notre voix, où la parole commence et finit. Et qu'y a-t-il en cela de semblable à notre Verbe Notre-Seigneur immuable en lui-même, qui, sans vieillir jamais, renouvelle toutes choses? »

Ces extases de l'esprit et du cœur hors du corps, on ne saurait dire qu'elles furent rares dans sa vie. Si les devoirs et les labeurs quotidiens lui laissaient la liberté de quelques instants, il méditait les Saintes Écritures, si connues de lui, pour y trouver la joie et la lumière de la vérité; des œuvres de Dieu et des mystères de son amour souverain envers nous, il s'élevait peu à peu par la pensée et le cœur, à la sublimité des perfections divines elles-mêmes, et il s'y plongeait autant que la grâce d'en haut lui en laissait le loisir : « Aussi j'y reviens souvent — dit-il, comme en nous confiant un secret, — j'y trouve un charme ineffable et, autant que je peux m'arracher aux nécessités des travaux, je me réfugie dans ce plaisir. Or, parmi tous ces objets que je parcours sous votre conduite, mon âme ne trouve qu'en vous un lieu sûr, où elle rassemble mon être épars, afin que rien de moi ne s'éloigne de vous. Et, parfois, vous me pénétrez d'un sentiment bien étrange, de je ne sais quelle douceur intérieure qui, recevant en moi sa perfection, serait je ne sais quoi qui ne serait plus cette vie ». Aussi s'écriait-il : « Bien tard je t'ai aimée, beauté si ancienne et si nouvelle! C'est bien tard que je t'ai aimée! » Avec quel amour il contemplait la vie du Christ, dont il s'efforçait d'exprimer, chaque jour, la ressemblance plus parfaite en sa personne et à qui il s'efforçait de rendre amour pour amour, absolument comme il le conseillait lui-même aux vierges : « Qu'il soit fixé dans tout votre cœur, lui qui a été, pour vous, fixé sur la croix ».

Son humilité et son zèle apostolique

Toujours plus enflammé de cette divine charité, Augustin fit des progrès incroyables dans les autres vertus; tout le monde doit admirer cet homme — que tous vénéraient pour l'excellence de son génie et de sa sainteté, qui le louaient, le consultaient et l'écoutaient — si attentif dans les écrits qui paraîtraient en public et dans ses lettres à rapporter les louanges qui lui étaient adressées à l'auteur de tout bien comme dues à lui seul et à donner à tous les autres des encouragements et en sauvegardant la vérité, des louanges, si attentif aussi à rendre honneurs et respects à ses collègues dans l'épiscopat, surtout aux grands évêques qui l'avaient précédé, comme Cyprien et Grégoire de Naziance, Hilaire et Jean

Chrysostome, son maître dans la foi Ambroise qu'il vénérait comme un père et dont il aimait à rappeler les préceptes et les actes. L'amour des âmes qui ne saurait se séparer de l'amour de Dieu resplendit aussi en Augustin, surtout l'amour des âmes qui étaient confiées à sa charge pastorale.

Dès que, sous l'inspiration divine, la confiance de l'évêque Valérien et le choix du peuple l'appelèrent au sacerdoce et l'amenèrent ensuite au siège d'Hippone, il fut tout entier au soin de nourrir son troupeau de l'aliment d'une saine doctrine, de protéger contre les incursions des loups et de le mener ainsi à la béatitude éternelle. Energiquement, mais avec charité à l'égard des égarés, il combattit les hérésies; il mit son peuple en garde contre les faussetés que répandaient alors les Manichéens, les Donatistes, les Pélagiens, les Ariens; il les combattait de telle manière que, non seulement il empêchait la propagation de la fausse doctrine et recouvrait les positions perdues, mais qu'il amenait les hérétiques à la foi catholique. Aussi, était-il toujours prêt à la discussion, même publique, se confiant totalement au secours divin, à la force convaincante de la vérité, à la vertu et à la constance du peuple; si des théories d'hérétiques lui étaient rapportées, il se hâta de les réfuter en particulier, ne se laissant vaincre et arrêter ni par la sottise des opinions, ni par les difficultés de la discussion, ni par l'obstination des adversaires, ni par leurs injures.

Néanmoins, bien qu'il lutta si ardemment pour la vérité, il ne cessait de demander à Dieu l'amendement de ces ennemis, qu'il embrassait de sa bienveillance et de sa charité chrétienne; ses écrits nous montrent avec quelle modestie et quelle vertu de persuasion il s'adressait à eux : « Que ceux-là s'emportent contre vous qui ignorent avec quelle peine on trouve le vrai et avec quelle difficulté on évite les erreurs! Que ceux-là s'emportent contre vous qui ignorent combien il est rare et ardu de s'élever au-dessus des imaginations de la chair dans la sérénité d'une âme pieuse! ». Enfin, qu'ils s'emportent contre vous, ceux qui n'ont jamais été trompés par une erreur comme celle qui vous trompe! Moi qui longtemps et violemment ballotté, ai pu connaître enfin qu'elle est cette vérité qui se perçoit sans les exposés d'une vaine fable, moi qui, enfin, ai recherché avec curiosité, écouté avec attention cru avec témérité, persuadé avec instance à qui je le pus, défendi avec obstination et ardeur contre les autres toutes ces théories dans lesquelles une longue habitude vous embarrasse et vous tient liés, je ne puis pas du tout m'emporter contre vous, que je dois supporter maintenant comme je fus supporté moi-même et traiter avec une patience égale à celle de mes proches lorsqu'ils j'errais, enragé et aveuglé dans vos doctrines. »

Comment l'évêque d'Hippone aurait-il vu son zèle pour la foi son activité inlassable et sa bonté tromper ses espérances? Les Manichéens furent ramenés au bercail du Christ, les Donatistes cessèrent de former un schisme, les Pélagiens furent vaincus aussi, après la mort d'Augustin, Possidius pouvait-il écrire à son sujet : « Cet homme digne de l'histoire, membre de choix dans le corps du Christ, veillait toujours avec sollicitude au bien de l'Eglise universelle. Dieu lui a donné de pouvoir jouir même en cette vie du fruit de ses labeurs et de voir dans l'Eglise et la région d'Hippone qu'il gouvernait l'unité et la paix parfaites; il vit l'Eglise du Seigneur multiplier ses enfants dans les autres parties de l'Afrique par son propre zèle et par les prêtres qu'il avait lui-même formés; il se réjouit de voir que les Manichéens, les Donatistes, les Pélagiens et les païens avaient pour la plupart disparu et étaient entrés dans l'Eglise de Dieu; il favorisait les progrès et les efforts de tous les bons et il s'en réjouissait; il supportait avec patience et douceur les désobéissances de ses frères et il gémissait sur les péchés des mauvais, qu'ils appartenissent à l'Eglise ou lui fussent étrangers; il se réjouissait, comme je l'ai dit, des conquêtes du Seigneur et pleurait ses pertes ».

Si Augustin s'occupa, avec un courage invincible, des grandes questions de l'Afrique et de l'Eglise universelle, il montra, plus que quiconque, à l'égard de son troupeau, le zèle et la bonté d'un père. Il avait coutume de parler souvent au peuple; il expliquait, la plupart du temps, les textes des psaumes, de l'Evangile, de saint Jean, des Epîtres de saint Paul, et mettait sa parole à la portée des petits et des simples; il reprenait, avec un entier succès, les abus et les défauts qui s'introduisaient chez les fidèles d'Hippone; il consacrait son temps et ses soins à réconcilier les pécheurs avec Dieu, à secourir les pauvres et à obtenir le pardon, des coupables, comme aussi — bien qu'il se plaignit que cela lui causait

d'absorbantes distractions — à régler les différends et les discussions que les fidèles avaient entre eux sur des questions profanes, subordonnant ses goûts à l'exercice de la charité épiscopale.

Son courage

Cette charité et cette grandeur d'âme brillèrent surtout dans une circonstance extrêmement critique, lorsque les Vandales dévastèrent l'Afrique et ne respectèrent rien, ni la dignité sacerdotale ni les édifices sacrés.

Plusieurs prêtres et évêques se demandaient la règle de conduite à tenir au milieu de tant et de si graves calamités; le saint vieillard, interrogé par l'un d'eux, répondit nettement qu'aucun d'entre les prêtres dont le ministère était nécessaire aux fidèles n'avait le droit d'abandonner son peuple, quels que fussent les événements: « Est-ce que nous pourrions oublier, dit-il, lorsque l'on arrive à des dangers aussi extrêmes et qu'il n'y a pas moyen de fuir, quel concours de fidèles de l'un et de l'autre sexe et de tout âge afflue dans l'Eglise; les uns demandent le baptême; les autres, la réconciliation; d'autres encore l'application de la pénitence, tous la consolation, la confection et la distribution des sacrements. Si les ministres ne sont point présents, quel malheur surprendra ceux qui partiront de ce monde sans être régénérés par le baptême et déliés de leurs fautes! Quelle sera la douleur de leurs parents qui ne les trouveront pas avec eux dans le repos de la vie éternelle! Quelle plainte universelle et de la part de certains quels blasphèmes devant l'absence de ministère et de ministres sacrés! Voyez ce que ferait la crainte de maux temporels et combien on acquerrait par elle de maux éternels. Si, au contraire, les ministres sont là, ils donnent leurs secours à tous, selon les forces que Dieu leur accorde: les uns sont baptisés, les autres sont réconciliés, nul n'est privé de la communion au corps du Seigneur; tous sont consolés, édifiés; tous entendent l'exhortation à prier Dieu qui peut écarter tous les maux redoutés; prêts à tout, à accepter que, si le calice ne peut s'éloigner d'eux, la volonté se fasse de Celui qui ne peut rien vouloir de mal.

Et il concluait ainsi: « Celui qui fuit de manière à priver le troupeau du Christ des aliments spirituels dont il vit, celui-là est un mercenaire qui voit venir le loup et qui s'enfuit, parce qu'il n'a point souci des brebis ». D'ailleurs Augustin confirma sa leçon par l'exemple: c'est dans sa ville épiscopale, assiégée par les barbares que le pasteur magnanime qui était demeuré avec son peuple rendit son âme à Dieu.

Père de la vie monastique

Un éloge complet d'Augustin nous demande de rappeler un autre fait. L'histoire rapporte que le saint docteur de l'Eglise qui avait vu à Milan « une sainte retraite hors des murailles de la ville sous la conduite d'Ambroise » et qui, peu après la mort de sa mère, avait connu « à Rome l'existence de plusieurs monastères... non seulement d'hommes, mais de femmes », aussitôt qu'il débarqua en Afrique commença de songer à exhorter les âmes à la perfection de la vie chrétienne dans l'état religieux et fonda dans une propriété qui lui appartenait un monastère, où il se renferma trois ans environ, écartant le souci des biens temporels et vécut pour Dieu avec ses disciples dans la jeûne, la prière et les bonnes œuvres, méditant jour et nuit la loi du Seigneur. Elevé au sacerdoce, il fonda bientôt un autre monastère à Hippone, à proximité de l'église; « et il commença de vivre avec les serviteurs de Dieu selon la manière et la règle qu'avaient données les apôtres; veillant surtout à ce que personne ne possédât rien en propre dans cette société, que tout fût au contraire commun et que l'on distribuât à chacun ce qui lui était nécessaire ».

Quand il eut été élevé à l'épiscopat, il ne voulut pas se priver des bienfaits de la vie commune ni ouvrir le monastère à tous les visiteurs et à tous les hôtes de l'évêque d'Hippone, aussi constitua-t-il dans sa maison épiscopale elle-même un monastère de clercs ayant pour règle de renoncer à leur patrimoine, de mener en commun une vie éloignée des plaisirs du monde et sans aucune, mais sans austérité cependant et sans rigueurs spéciales, et enfin de remplir ensemble les devoirs de l'amour envers Dieu et le prochain.

Aux moniales résidant non loin de là et que dirigeait sa propre sœur, il donna une règle admirable de sagesse et de modération; c'est celle que suivent aujourd'hui de nombreuses familles religieuses de l'un et de l'autre sexe, non seulement toutes celles qui

s'appellent Augustiniennes, mais encore celles auxquelles leurs divers fondateurs donnèrent cette règle augmentée de Constitutions particulières.

En jetant chez les siens ces semences d'une organisation de la vie parfaite poussée jusqu'à l'observation des conseils évangéliques, Augustin n'a pas seulement bien mérité de l'Afrique chrétienne, mais de l'Eglise universelle à qui cette milice apporta au cours des âges, et apporte encore, une telle somme de services, et d'accroissements. Même durant la vie d'Augustin, cette remarquable institution porta des fruits très heureux; Possidius rapporte que de nombreux religieux, avec l'autorisation de leur Père et législateur, à qui on en demandait de toutes parts, s'en allèrent dans les diverses régions, de sorte qu'embrasée de sa propre flamme, ils fondaient de nouveaux monastères et soutenaient l'Eglise d'Afrique par leur doctrine et l'exemple de leur vie.

Augustin put se réjouir de l'action merveilleuse de cette vie religieuse, qui répondait pleinement à ses désirs, au point de déclarer un jour: « Moi, qui écris ces lignes, j'ai vivement aimé la perfection dont le Seigneur a parlé, quand il dit au jeune homme riche: « Va, vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux; et puis, viens et suis-moi »; et j'ai agi ainsi, non par mes propres forces, mais avec l'aide de sa grâce. Ce n'est point parce que je n'étais pas riche qu'il m'en sera moins tenu compte; car les apôtres qui le firent les premiers n'étaient pas riches non plus. C'est abandonner le monde entier que d'abandonner ce que l'on a et ce que l'on désire avoir. Combien j'ai pu avancer dans cette voie de la perfection, je le sais mieux que personne; mais Dieu le sait mieux que moi. Et j'exhorte les autres de toutes mes forces à ce genre de vie, et, grâce à Dieu, j'ai des compagnons qui s'y sont décidés par mon entremise ». Nous souhaitons aujourd'hui que, partout surgissent des « semeurs de chasteté », semblables au saint Docteur, qui, prudemment certes, mais avec force et persévérance, se fassent des conseillers de vie sacerdotale et religieuse, toujours selon la volonté de Dieu, pour mieux éviter l'affaiblissement de l'esprit chrétien et la perte graduelle de l'intégrité des mœurs.

La commémoration du centenaire

Nous venons, Vénérables Frères, d'esquisser la vie et les mérites d'un homme qui, par la force de son esprit pénétrant, par l'abondance et la sublimité de sa doctrine, par une sainteté si éminente, par sa défense invincible de la vérité catholique, n'a presque point, ou du moins, très peu de pareils, depuis le début du monde jusqu'à nos jours. Plus haut, nous avons cité plus d'un panégyriste; mais avec quelle douceur, avec combien de raison Jérôme écrit à ce contemporain et à cet ami: « Je suis décidé à t'aimer, à te recevoir, à te respecter, à t'admirer et à défendre tes paroles comme les miennes ». Et encore: « Honneur à toi, le monde te glorifie; les catholiques te respectent et te reçoivent comme un restaurateur de la foi antique et, ce qui est la marque d'une gloire plus haute, les hérétiques te détestent; et ils me poursuivent d'une semblable haine, au point de tuer par le désir ceux qu'ils ne peuvent par le glaive ».

Nous désirons vivement, Vénérables Frères, que, parmi vos fidèles, on commémore le souvenir d'Augustin, que Nous avons célébré Nous-même avec joie par cette Lettre Encyclique, à l'approche du quinzième centenaire de sa mort, afin que tous le vénèrent, que tous surtout s'efforcent de l'imiter et rendent grâce à Dieu des bienfaits que l'Eglise reçut par ce grand Docteur. En quoi, Nous le savons, l'insigne famille d'Augustin donnera l'exemple, comme il convient, elle qui conserve et garde pieusement, à Pavie, dans l'église Saint-Pierre-au-Ciel-d'Or, les cendres de leur Père et législateur, à elles rendues par la bienveillance de Léon XIII, Notre prédécesseur d'heureuse mémoire.

Le Congrès de Carthage

Nous ne pouvons passer sous silence les grandes espérances et l'attente que le prochain Congrès eucharistique international de Carthage, tout en étant un triomphe pour le Christ Jésus dans l'Eucharistie, tournera aussi à la gloire de saint Augustin. Le Congrès se tient, en effet, dans la ville où Augustin vainquit, jadis, les hérétiques et encouragea les chrétiens dans la foi; dans cette Afrique latine dont les siècles n'effacèrent pas les gloires antiques et qui a enfanté ces produits, cet astre resplendissant de sagesse;

non loin d'Hippone qui obtient le bonheur de jouir si longtemps du spectacle de ses vertus et de sa sollicitude pastorale; il est donc impossible que le souvenir du saint Docteur et son enseignement sur l'auguste sacrement — que nous avons omis de signaler, parce que la plupart le connaissent en partie par la liturgie elle-même, de l'Eglise — ne soient présents à la pensée et presque sous les yeux des congressistes.

Nous exhortons enfin tous les fidèles surtout ceux qui se rendront à Carthage, à prendre Augustin pour intercesseur, auprès de la divine Clémence, afin que des jours plus heureux brillent pour l'Eglise, afin que les indigènes et les étrangers qui vivent dans cette immensité de l'Afrique, ignorant encore la vérité catholique ou séparés de Nous, ne rejettent pas la lumière de la doctrine évangélique que leur apportent nos missionnaires ou ne tardent pas à rentrer dans le sein de leur mère très aimante, l'Eglise.

Que la Bénédiction apostolique que Nous vous accordons affectueusement dans le Seigneur, à vous, Vénérables Frères, à tout votre clergé et votre peuple, soit l'intermédiaire des grâces célestes et le témoignage de Notre paternelle bienveillance.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 20 avril, en la fête de la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'an 1930, de Notre pontificat, le neuvième.

PIE XI, PAPA.

L'Art de Penser (1).

Heureusement, *L'Art de Penser* d'Ernest Dimnet ne tient pas les promesses du titre! L'art de penser ne se ramène pas à des axiomes et à des procédés mécaniques, comme l'art de conduire une voiture ou de monter un poste de T. S. F. Ne vous imaginez pas un livre scolaire, pédant et figé; c'est un « discours », à la fois classique et moderne, spirituel, ailé, excitant, qui fait penser.

Il nous offre un curieux ragôut. *L'Art de Penser* a été écrit d'abord en anglais (*The Art of thinking*, New-York) et il a été accueilli par les lecteurs américains avec un véritable enthousiasme; l'auteur le traduit aujourd'hui en français et le présente, repensé, aux lecteurs français. Ernest Dimnet est un écrivain bilingue; aussi sa traduction n'a pas un seul instant l'air d'une traduction; c'est une œuvre originale; c'est le second visage d'une œuvre originale. Son *Art de Penser* est un Janus à un seul cerveau qui parle français par une bouche et anglais par l'autre.

Je vous assure que c'est de tout point savoureux. C'est américain : les idées se présentent sous la forme concrète, réaliste, de ce réalisme quotidien et familial qui nous accroche à chaque coin de phrase et nous maintient sur terre; peu de raisonnements, des faits, de petits faits qui jaillissent comme des étincelles et d'où on extrait avec soin toute la quantité d'humour bon enfant que la réalité recèle pour ceux qui la regardent avec des yeux frais. Et c'est français : tous ces menus faits, toutes ces idées bigarrées, ces images spontanées, ce courant qui ressemble à une improvisation, tout cela est filtré, décanté, discipliné, ramené à la clarté latine, dompté par l'ordre celtic, distribué dans les logettes d'un plan souple et ferme où tout a été prévu. Je ne connais rien d'analogue dans l'histoire des lettres parce que je ne connais pas d'écrivain qui soit à la fois américain et français comme Ernest Dimnet; on dit d'un homme qui sait bien deux langues qu'il a deux âmes, ce qui doit être assez gênant; Ernest Dimnet n'a pas deux âmes, il a une âme synthétique.

Il ne s'est pas laissé tenter par les perspectives philosophiques de son sujet et il a évité d'écrire — ce qu'il aurait pu faire s'il

(1) Ernest DIMNET : *L'Art de Penser*, Grasset, édit.

l'avait voulu — un traité métaphysique de la pensée. Il ne s'est pas laissé aller davantage à écrire un recueil de procédés et de recettes pour apprentis penseurs. Ni philosophe, ni technicien; il reste homme du monde, homme de bonne compagnie, honnête homme de la vieille France. On serait tenté de dire — et je crois que ce propos ne le désobligerait pas — qu'il écrit pour les femmes; elles ont la réputation de ne pas savoir penser et dans notre civilisation elles sont seules à avoir le temps de penser. Il déploie donc toutes les ressources de son esprit pour les induire en tentation de penser, bien sûr que si elles cèdent une fois, elles prendront l'habitude et y trouveront le secret d'élever leur vie et de se faire des joies exquises. Il a conscience qu'il leur sert de guide dans un continent nouveau pour elles, un peu rébarbatif et, tel Fontenelle enseignant l'astronomie, il use du dialogue aimable et orné pour enseigner l'art de penser. Ce n'est pas au hasard que j'ai nommé le grand Fontenelle; Ernest Dimnet lui ressemble comme un homme de 1930 peut ressembler à un homme de 1730, avec quelque chose de plus libre, de plus capricieux, de plus en dehors, de plus démocratique.

* * *

Il y a deux parties dans *L'Art de Penser*; il y en a même quatre, mais j'en ai discerné deux : une partie critique, comment et pourquoi nous ne savons pas où nous ne savons plus penser, et une partie constructive, comment on se dispose à penser. La première est la meilleure et la plus riche, parce qu'il est plus facile de voir nos défauts que la manière de les corriger, et parce que l'auteur, qui est surtout un observateur social, un reporter, est admirablement doué pour la satire, une satire sans fiel, mais amère à force d'être précise.

Pourquoi nous ne pensons pas? Parce que nous imitons et répétons ce que dit le voisin qui ne pense pas plus que nous; nous sommes des perroquets. Il y a une mode, mystérieuse dans sa source, puissante comme une fatalité, pour les habits, pour le langage, pour le goût; nous la « suivons ». Enfants, nous avons plus de spontanéité, plus de personnalité; mais l'éducation qui devrait enseigner à penser, crée des habitudes qui rendent toute pensée impossible. Ici un fort joli dyptique, l'éducation américaine et l'éducation française, l'une utilitaire, sportive qui tend à faire croire que tout ce qui n'est pas tangible est inexistant, l'autre toute spirituelle, abstraite, littéraire, livresque, qui fait de l'adolescent non pas l'ouvrier de sa vie mais le spectateur de la vie; deux éducations aussi opposées que possible et qui se rejoignent en ceci qu'elles détournent le jeune homme de penser; l'empêchent de penser.

Le parallèle est amusant et instructif. Je me demande s'il est entièrement exact. Cet écolier français plongé dans l'étude de son « Lanson », qui acquiert la superstition de la chose littéraire, qui ne voit rien d'intéressant dans la vie que la matière d'art, c'est l'écolier d'hier ou d'avant-hier. Celui d'aujourd'hui ne voit dans son manuel d'histoire littéraire qu'un recueil de formules mortes, nécessaires pour le « bachot », mais sans aucun rapport avec la vie. Ce qu'il cherche dans ses études c'est ce qui pourra servir, c'est-à-dire à gagner de l'argent. Au fond, il est américanisé, pratique tout autant que son camarade de l'autre monde et presque aussi sportif.

L'an dernier, par une belle journée de juin, un professeur de seconde d'un grand collège français amena ses élèves en excursion au fond d'un ravin, auprès d'une fontaine fraîche qui devait rappeler à ces jeunes humanistes la fontaine Bundusia ou la fontaine Bellerie. On goûta; je ne sais si on recita des vers. Au retour, le plus brillant élève de la classe, celui qui traduisait Horace avec le plus d'élégance, rapportait dans sa poche une bouteille de l'eau

de la fontaine; et comme le maître, rêvant à la fontaine Castalie ou à la fontaine de Pétrarque, lui demandait ce qu'il prétendait faire de ce souvenir, le jeune homme, subitement grave, répondit : « Je veux la faire analyser, il y a peut-être de l'argent à gagner avec. » Dites-moi, mon cher Dimnet, croyez-vous qu'un Américain aurait fait beaucoup mieux ?

Qu'est-ce qui nous empêche de penser ? La vie; nous ne la vivons pas notre vie, nous ne la comprenons pas, nous ne la pensons pas, nous la subissons en aveugles; elle nous courbe sous l'habitude, nous mécanise; à mesure qu'on vieillit, on entre un peu plus avant dans l'inconscience et, quand on meurt, on ne sait plus si on a vécu.

Qu'est-ce qui nous empêche de penser ? La lecture, la lecture des yeux qui endort l'esprit, la lecture des journaux qui sont censés occupés à penser pour nous, la lecture des journaux américains qui nous fournissent sur toutes choses des *slogans*, comprimés d'opinions toutes faites; pourquoi se travaillerait-on l'esprit pour penser si on peut acheter pour quelques sous tous les jours ce qu'il faut penser ? Ce serait comme si chaque homme voulait pétrir et cuire son pain, coudre ses habits; divisons le travail pour que la vie soit plus facile.

* * *

Cette satire aimable de nos travers continue même dans la seconde partie de *l'Art de Penser* qui est cependant dogmatique et constructive. Si vous voulez penser, dit Ernest Dimnet, établissez autour de vous la solitude matérielle et extérieure et en vous la solitude intérieure, la solitude spirituelle. Adressé à une société qui cherche les plaisirs forains, les divertissements en troupe et qui n'aspire qu'à tuer le temps en s'étourdissant elle-même, le conseil a une allure ironique et fait sourire. L'auteur s'en doute; il sourit le premier avec quelque scepticisme; puis il insiste; car, c'est à prendre ou à laisser : il est impossible de penser si on ne se saisit pas soi-même, si on ne se concentre pas dans la solitude.

Nous voici enfin devant un procédé mécanique et pratique, le procédé favori d'Ernest Dimnet, dont il a dû user personnellement, tant il met de chaleur à le conseiller : voulez-vous apprendre à penser ? écrivez. Avant d'entrer en réflexion, pour éviter les mouvements qui pourraient troubler l'esprit, munissez-vous d'un crayon et d'une feuille de papier et écrivez. La méthode a du bon. Quiconque a poursuivi à travers les méandres intérieurs une pensée fuyante sait combien il est difficile d'en définir les contours et d'en éclairer la substance d'une lumière sans ombre; on ne la possède, cette pensée, on ne se rend compte de ce qu'elle est, que lorsqu'on est parvenu à l'enfermer dans le langage; et, même alors, elle continue à fuir et à se dissoudre si les termes du langage intérieur ne se sont pas fixés matériellement par l'écriture. Écrivez pour savoir ce que vous pensez. Écrivez aussi pour sauver de la mort les fragments de pensée qui surgissent brusquement et passent et s'échappent vers l'oubli; notez d'un mot ces sortes de révélations éphémères : aux heures de moindre inspiration, le signe retrouvé vous permettra de les évoquer et d'en pénétrer la richesse. Écrivez les raisons pour et les raisons contre quand vous avez à décider et à prendre un parti. Écrivez ce que vous voulez faire et ce que vous avez fait; écrivez toujours; pas de main sans *eversharp*.

Ernest Dimnet sait qu'il faut demander beaucoup pour obtenir peu; mais s'il obtenait tout ce qu'il demande, ce serait trop. Il arrive parfois que la formule écrite tue la pensée qu'elle prétend conserver, comme l'épingle du collectionneur tue le coléoptère en le fixant. Il arrive surtout que l'écriture favorise la paresse; quand on sait qu'on a dans ses tiroirs des conserves de pensées, bien étiquetées, on ne fait plus effort pour retenir ces pensées vivantes et agissantes dans le courant continu de la conscience;

on est comme un riche indifférent qui a sa fortune dans ses coffres et qui, satisfait de penser qu'il pourrait s'en servir, ne fait aucun effort pour s'en servir en effet. Platon a dit ces choses avec un charme inoubliable, c'est le mythe de Teuth. L'inventeur de l'écriture n'avait pas de quoi se féliciter pour le cadeau qu'il faisait aux hommes : il avait inventé non pas un moyen de se souvenir, mais un moyen d'oublier. J'ai connu un maniaque qui avait recueilli des monceaux de notes et qui ne savait rien et ne pensait à rien. Mais Ernest Dimnet me dirait, avec raison, que l'être qui ne pense à rien se rencontre plus fréquemment encore parmi ceux qui n'écrivent jamais.

Suivent d'admirables conseils sur la lecture, sur l'art de se tenir éveillé en lisant, de lire en cherchant quelque chose, en critiquant ce qu'on lit, en refaisant le livre qu'on lit, sur l'art de lire en pensant. « Si cette manière d'aborder les livres devenait générale, le genre humain cesserait d'être mineur. » Et c'est vrai. Le journal lui-même, cette machine à endormir les cerveaux, pourrait devenir un éveilleur. Lisez le journal comme un document historique, comme la photographie de l'histoire du jour; recueillez et isolez le petit fait significatif qui marquera pour l'avenir le caractère de l'heure qui passe. Avec une pareille méthode, la lecture du journal, qui n'est le plus souvent qu'un accompagnement de la digestion, sera transformée en exercice vivant; ce sera un sport, une partie de chasse; et le gibier sera abondant.

Ernest Dimnet a délimité son sujet et, en bon latin, il ne sort pas de son plan. Il insiste peu sur les conditions morales de la pensée. Ce qu'il dit en passant n'en est que plus précieux : si vous voulez avoir des idées, maintenez votre vie à un certain niveau, intéressez-vous à des choses élevées; si vous voulez avoir des idées nobles et belles, faites de la propreté intérieure, parce que les grandes pensées viennent du cœur et parce que, comme dit l'Écriture, la bouche parle de l'abondance du cœur. J'ajouterais volontiers un paragraphe à ce chapitre : les hommes ont peur de la vérité, parce qu'elle impose à ceux qui la trouvent des sacrifices dont ils ne veulent point; et ils évitent de penser de peur de rencontrer la vérité à un détour de leurs déductions. Aussi, je le crois volontiers, on penserait beaucoup plus si on était prêt à vivre les conséquences de sa pensée.

On a dit que par son *Art of thinking* Ernest Dimnet avait appris à penser au Nouveau Monde. L'ancien monde savait penser autrefois; mais il en a si bien perdu l'habitude, qu'il lui sera fort utile de se mettre à l'école de *l'Art de penser*.

J. CALVET.

Professeur à l'Institut catholique de Paris.

Un manuel d'études et d'action sociales⁽¹⁾

Le Rév. P. Rutten était certes des plus qualifiés pour nous donner un manuel d'action sociale et il l'a judicieusement intitulé *Manuel d'études et d'action sociales*, voulant sans doute rappeler ainsi que l'étude doit présider à l'action, l'informer et la diriger sans cesse sous peine d'incohérence, d'inefficacité, parfois même de malversation.

Depuis le jour déjà lointain où le jeune religieux promenait la robe dominicaine au milieu des chantiers de travail et descendait dans la mine afin d'y pratiquer pour son compte la méthode d'obser-

(1) *Manuel d'études et d'action sociales à l'usage du jeune clergé* par le R. P. G.-C. RUTTEN, O. P., maître en théologie, sénateur, directeur du Secrétariat général des œuvres sociales de Belgique. Un volume in 12 cartonné de 403 pages (Coll. *Quaestiones pastorales* VIII), 1930. Edit. de la pensée catholique, 25 francs belges.

vation appliquée par Le Play à la science sociale, le Rév. P. Rutten a été promu à la direction du Secrétariat des œuvres sociales de Belgique, il est entré au Sénat où les intérêts légitimes de la classe ouvrière sont toujours sûrs de trouver en lui un porte-parole renseigné, son activité s'est multipliée à mesure que les problèmes se faisaient plus nombreux et plus complexes, et, dans cette activité diverse, la formation sociale du jeune clergé par l'enseignement donné au grand séminaire de Malines a toujours occupé une place de choix. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir figurer, sous le titre du manuel que nous nous faisons un plaisir de présenter aux lecteurs de la Revue, le sous-titre « à l'usage du jeune clergé ». Qu'on veuille bien cependant éliminer de cette indication toute signification exclusive, car ce serait grand dommage qu'elle puisse écarter quiconque, laïc aussi bien que prêtre, universitaire aussi bien que technicien, se sentirait le feu sacré de l'action sociale.

S. Em. le cardinal Van Roey, archevêque de Malines, dans l'élogeuse préface qu'il a daigné donner à l'ouvrage, forme des vœux ardents pour son succès. Tous ceux qui en prendront connaissance se feront un devoir et une joie de collaborer à sa vulgarisation.

* * *

Bien que l'auteur de ce manuel ait été amené par vocation à faire une large place dans sa vie aux préoccupations économiques en tant que celles-ci constituent un facteur de ce qu'on est convenu de nommer « la question ouvrière », il a maintenu, ferme et intacte, l'échelle des valeurs telle que la philosophie thomiste l'a établie et la « primauté du spirituel » est pour lui un principe essentiel. En maintenant page, il a eu soin de le rappeler et dès l'avant-propos sa conviction s'affirme sur ce point. Est-il besoin de dire que nous sommes de plein accord ?

Combien juste et opportune cette distinction préalable où le religieux expérimenté met le séminariste et le novice en garde contre les hâtes et les intempérances d'un zèle mal compris :

« Aux séminaristes et aux jeunes religieux qui nous demandent ce qu'il faut étudier pour être « à la page » nous répondons :

« Le meilleur moyen d'aider plus tard à résoudre pratiquement la question sociale est de bien apprendre votre théologie. Elle est, avec les éléments des connaissances préparatoires ou connexes : la philosophie, l'Écriture sainte, le droit canon et l'Histoire ecclésiastique, la science que vous êtes tenus de connaître par devoir d'état. Elle constitue pour vous, avec les humanités qui l'ont précédée, cette culture générale qu'il faut mettre à la base de toute spécialisation.

« Personne ne vous en voudra de n'être pas économiste ou statisticien, mais on ne vous pardonnerait pas de vous exprimer peu clairement sur le dogme, d'oublier votre théologie morale, d'ignorer le droit canon, de mal citer l'Écriture, ou de faire penser vos auditeurs à ces airains sonnants ou à ces cymbales retentissantes, dont les méchantes langues prétendent qu'il existe encore des spécimens. »

Que voilà de bonnes vérités et quelle satisfaction de les rencontrer sous une plume aussi autorisée ! A combien d'élèves d'humanités et d'étudiants en philosophie trop pressés d'aborder la science sociale il serait utile de donner un avertissement analogue ! On compromet trop souvent le nécessaire pour avoir voulu courir à l'accessoire.

* * *

La première partie du manuel est intitulée : « la préparation à l'apostolat social ».

Dans une première section, l'auteur traite des études fondamentales préparatoires à l'action.

Études qui doivent plonger tout d'abord dans les documents pontificaux, particulièrement les deux encycliques de Léon XIII : *Rerum Novarum* et *Graves de Communi* avec leurs prolongements et leurs applications les plus récentes : telle la lettre de la Sacrée Congrégation du concile à Mgr Liénart, évêque de Lille, datée de 1929.

Muni de ces grandes directives, l'étudiant pénétrera dans le domaine de l'économie sociale. Le P. Rutten l'aide à y voir clair en dressant une liste d'ouvrages et de périodiques, les ouvrages étant répartis sous plusieurs rubriques suivant leur caractère. Il met en vedette le *Code social* publié par l'Union internationale d'études sociales de Malines, et indique l'usage qu'il en faut faire.

Si nous entrons bien dans la pensée du Révérend Père, c'est encore à cette orientation générale du débutant dans le vaste

champ de la science sociale que doit principalement être rapporté la section II de la troisième partie qui porte pour titre *Les grandes vues d'ensemble*. L'auteur y étudie successivement la doctrine sociale catholique, le socialisme et l'évolution sociale du droit. Il s'arrête surtout à l'exposé et à la réfutation des différentes modalités du socialisme contemporain, révolutionnaire et communiste, réformiste et parlementaire, idéaliste et teinté de religiosité. Comme beaucoup d'autres, il a dû éprouver ce qu'ont d'insuffisant, de superficiel, — faute de philosophie, — la plupart des chapitres que les manuels d'histoire des doctrines consacrent au socialisme.

* * *

Revenons à la première partie et marquons l'importance du chapitre III où, à propos de la *théorie de l'action catholique*, reprenant un sujet autrefois débattu entre Mgr Picard et lui-même (1), le Révérend Père s'efforce de préciser les rapports qui doivent exister, pour répondre aux directives romaines, entre l'action catholique proprement dite et les groupements, tels en Belgique *La Ligue des travailleurs chrétiens* qui, par la force des circonstances, sont engagés dans l'action économique, voire même dans l'action politique, tout en revendiquant bien haut le titre de « catholiques ». Logiquement à la suite de ces conclusions générales, en corollaire, trouvent place les pages qui fixent la tâche essentielle du prêtre dans les œuvres sociales.

Contact avec les hommes d'œuvres, importance des enquêtes locales et moyen de les mener à bien, effort de coordination indispensable à l'heure actuelle pour donner aux œuvres toute la fécondité possible, coordination qui ne peut qu'être bienfaisante dès lors que chaque organisme garde une certaine autonomie, une certaine liberté de jeu, qualités requises pour l'action, vertus intellectuelles et morales dirions-nous volontiers avec la philosophie thomiste, mais vertus adaptées, dans leurs manifestations journalières, aux temps et aux lieux où le prêtre est appelé à exercer son ministère : voilà qui complète la première partie. Le Rév. P. Rutten a mis là, non pas « toute sa tête » comme disait Joseph de Maistre des *Soirées de Saint-Petersbourg*, mais le meilleur de sa longue expérience des hommes et des choses, toute une psychologie vécue qui ne se résume pas, qu'il faut absorber à petites doses pour en profiter pleinement.

Léon XIII aimait à proclamer à la fin de l'encyclique *Rerum Novarum* que le salut viendra surtout d'une « abondante effusion de charité » au sens évangélique du mot. Or, cette charité, le prêtre doit la posséder plus que tout autre, puisqu'il est plus intimement uni à Dieu et qu'elle est d'abord amour de Dieu. Aussi le P. Rutten met-il au premier plan, parmi les qualités qu'exige l'action sociale, l'esprit sacerdotal : « Que de fois, dit-il, il nous a été donné de constater l'évidence d'une vérité souvent rappelée par le cardinal Mercier à ses séminaristes : « Nous ne faisons du bien que dans la mesure où nous vivons de notre sacerdoce ».

Rappelons-nous chaque jour, écrit un autre grand évêque, que nous avons été choisis, appelés et consacrés pour rendre visibles et palpables la vie, l'esprit, la parole et la volonté de Jésus-Christ » (2).

* * *

Bien avant la guerre, le Rév. P. Vermeersch, S. J., avait donné en un fort volume un *Manuel social de la législation et des œuvres en Belgique*. Un résumé de cette « somme » monumentale avait paru sous le titre de *Guide social de Belgique*, par le Rév. P. A. Müller, S. J. Après la guerre, des travaux fragmentaires de ce genre ont vu le jour dans une collection intitulée *Archives du manuel social*, mais une œuvre d'ensemble — œuvre de documentation et de synthèse — faisait défaut. La deuxième partie du livre du Rév. P. Rutten vient heureusement combler cette lacune, elle est consacrée aux œuvres essentielles, œuvres de jeunesse, œuvres d'adultes, sections diverses de l'A. C. J. B., patronages, écoles professionnelles, écoles de service social, organisations syndicales et mutualistes, coopératives, institutions de crédit, œuvres d'éducation ouvrière, telles que cercles d'études, groupements agricoles et groupements des classes moyennes, créations d'initiative patronale, secrétariats populaires, habitations à bon marché, antialcoolisme, presse, cercles d'agrément, etc.

(1) Voir *Revue Catholique des Idées et des Faits*, 1^{er} juillet et août 1926 1^{er} février et 4 mars 1927.

(2) Pp. 66 et suiv.

Un peu de prophétie

Il ne peut être question d'analyser ici les différents chapitres consacrés à ces institutions appropriées à tous les besoins. Bornons-nous à attirer l'attention sur les pages très instructives où le Rév. P. Rutten traite de deux problèmes qui sont à l'ordre du jour : le problème des organismes de classe en rapport avec le souci du bien commun, le problème de l'assurance par les mutualités professionnelles corporatives ou par les mutualités ouvrières interprofessionnelles.

* * *

Après avoir parlé de l'attitude politique qui s'impose à la *Ligue des travailleurs chrétiens* aussi longtemps que perdure la modalité de régime parlementaire sous laquelle nous vivons, après avoir insisté sur l'autonomie que revendiquent jalousement et légitimement les groupements ouvriers dans la défense de leurs intérêts économiques et la réalisation de leur idéal, le P. Rutten a soin d'ajouter : « Toutefois, ne perdons jamais de vue que nous devons être, plus encore que les laïcs, des catholiques, c'est-à-dire des universels, étendant leur pensée et leur action au delà des sphères des intérêts de classe. Ce faisant, nous agissons en conformité avec la lettre et l'esprit du programme de la *Ligue des travailleurs chrétiens*. En effet, si l'amélioration de la situation des ouvriers qui nous sont confiés doit être notre préoccupation principale, elle ne peut jamais être notre préoccupation exclusive. C'est toujours, suivant la doctrine de saint Thomas, le *bonum commune*, c'est-à-dire le bien et l'équilibre de l'ensemble, qui restent le but final de tous nos efforts, nous cessons d'être catholiques dans la mesure où nous devenons exclusifs, et nous n'avons pas le droit d'envisager et de défendre une revendication ouvrière en faisant abstraction des points de vue auxquels ont le droit de se mettre ceux qui représentent d'autres grands intérêts sociaux. Il ne peut y avoir pour nous qu'une solution vraiment catholique : celle qui tient compte de tous les besoins réels et de tous les intérêts légitimes de toutes les classes de la société » (1).

En s'inspirant de ces hautes considérations, il était aisé de marquer la place qui revient aux syndicats ouvriers dans une réorganisation corporative de la société telle que la souhaitent depuis longtemps les réformateurs catholiques, réorganisation dont nous paraissons nous approcher peu à peu par l'institution des commissions paritaires. Le P. Rutten n'a pas négligé cet aspect de la question (2).

En ce qui concerne le gros problème des assurances ouvrières, l'auteur a excellemment résumé les arguments invoqués à l'appui des opinions qui s'affrontent. Qu'il me soit permis de dire que j'ai été d'autant plus frappé par ces pages (3), que j'assistais récemment à la discussion de ce même sujet dans un de ces modestes cercles d'études dont le R. Rutten veut bien proclamer l'utilité. Et j'avoue que, préalablement prévenu par des considérations théoriques et générales en faveur des mutualités corporatives et par le fait même professionnel — la dénomination « patronale » me paraît tout à fait malheureuse et impropre — j'avais été fort touché des raisons pratiques que faisaient valoir les tenants des mutualités ouvrières interprofessionnelles. Les pages du Rév. P. Rutten n'ont fait que confirmer chez moi cette impression. Tous ceux que cet important et actuel problème préoccupe feront bien de les méditer.

* * *

Je n'ai pu que donner une idée très imparfaite des richesses de pensée, d'observation et de documentation rassemblées dans ce manuel, qui joint aux qualités de fond, celles, précieuses aussi, de l'élégance et de la commodité. Son format permet de le glisser en poche, de le prendre et de le reprendre au cours d'un voyage : qu'on nous pardonne ces détails, ils contribueront au succès d'un ouvrage qui demande à être souvent manié.

Nul doute qu'il n'aide puissamment à la formation du jeune clergé, des laïcs qui ont la noble ambition de se dévouer et de cette adolescence ouvrière dont nous venons d'acclamer, dans la vaste enceinte toute remplie du Cirque royal de Bruxelles, la triomphale ascension, redisant en nous-mêmes, en le modifiant un peu, le mot que la Tour du Pin jetait à son ami Albert de Mun sur le champ de bataille de Rezonville : « Il y aura encore de beaux jours... pour l'Eglise de Belgique! »

GEORGES LEGRAND,
Professeur d'économie sociale.

(1) Pp. 224, 225.

(2) Pp. 141 et suiv.

(3) Pp. 157 et suiv.

Le budget soumis au Parlement britannique est un budget de banquier, exactement adapté aux nécessités immédiates auxquelles il doit faire face. Une fois admis les postulats que presque tout le monde admet — nécessité de maintenir le crédit national, asservissement de la communauté aux intérêts bancaires, création et fonctionnement des diverses « assurances sociales » — le budget est non seulement adapté de façon parfaite à son objet, mais il est inévitable. Si les impôts indirects eussent pu être légèrement plus élevés et les impôts directs un peu moins lourds, même pour les individus, la différence pratique eût été insignifiante et le poids total ne s'en fût pas trouvé modifié du tout. L'argent devait se trouver si on voulait empêcher tout un système financier d'être révolutionné. Et l'argent fut trouvé d'une façon parfaitement raisonnable et soigneusement fixée dans le détail; ou plutôt ce qu'on a trouvé, c'est l'espérance de l'argent, car... celui-ci doit encore rentrer.

Les objections au budget se le disputent en fait de folie.

« Cette imposition directe très élevée nuit à la puissance d'épargne nationale. » Evidemment! Et ce n'est pas la peine de le dire. A moins que l'argent pris par l'impôt direct ne fut économisé par le Gouvernement et investi, cet impôt direct est nécessairement en quelque mesure prélevé sur ce qui eût été économisé et dépensé en consommation immédiate. Exemple : si vous prélevez 500 Livres sterling sur le revenu d'un homme riche et les remettez en salaire à un fonctionnaire, l'homme riche eût probablement économisé bien davantage de ces 500 Livres sterling que ne le fera le fonctionnaire plus pauvre que lui. L'objection ne vaut pas d'être énoncée à moins que vous n'ayez une alternative, et, comme le Chancelier de l'Echiquier le faisait très justement remarquer l'autre jour, les critiques ne suggèrent pas et sont incapables de suggérer une alternative.

On entend aussi, et de toutes parts, dire ceci : « De grandes sommes sont employées à habituer les gens à la paresse et à les soutenir quand ils refusent de travailler ». Voilà qui pour 99 % est stupide. Avec un système d'éducation d'Etat, un système médical d'Etat (*State doctoring*), un système d'assistance publique pour remplacer d'inobtenables salaires, etc., il peut y avoir une certaine perte, mais tout le monde peut constater de ses yeux qu'elle est très petite. Les hommes que, dans mon ancienne circonscription du Lancashire, je vois attendre en longues files pour toucher leur misérable subvention hebdomadaire, ne sont pas de luxueux oisifs comme le sont les vulgaires propriétaires de journaux qui abusent d'eux. Ce sont des hommes au bord du désespoir et à peine tenus en vie. Ceux qui sollicitent les secours médicaux d'Etat ne « font pas les malades ». La plus courte expérience vous montrera que l'immense majorité est loin de recourir au médecin autant que le font les gens aisés. Un ouvrier ou une ouvrière tiennent à gagner leur salaire dans des cas où un homme ou une femme aisés se mettraient au lit.

Ceux qui forment cette objection ne font, en fait, que critiquer un système de socialisme d'Etat qu'ils ne proposent pas d'extirper, qu'ils ne peuvent modifier, et que, si demain ils étaient au pouvoir, ils seraient les premiers à défendre.

Plus stupide encore est ce nadir, ce point le plus bas dans l'échelle du stupide qu'atteignent ceux qui parlent de tout impôt comme si les contributions étaient soustraites à la richesse nationale et jetées à la mer. Dans une certaine mesure, nos impôts vont aux étrangers — aux Etats-Unis et en Europe — et à des sujets bri-

tanniques résidant à l'étranger. Et une caractéristique de notre ploutocratie c'est que nous, qui payons, nous ne sommes pas autorisés à savoir qui reçoit l'argent que nous levons comme intérêt. Mais il est certain que la plus grande partie des impôts est transférée d'un groupe de citoyens à un autre groupe à l'intérieur de la même communauté.

* * *

Tout cela étant admis, faut-il conclure qu'il n'y a aucune critique pertinente à faire à un état de choses qui, manifestement, touche à son point de rupture?

Aucunement. Une objection fondamentale peut être faite, comme il est possible d'en faire une à tout processus en marche directe vers un écroulement. Quand un homme qui se surmène se lamente : « Pourquoi, mon Dieu, pourquoi est-ce que je me surmène ainsi?... Pourtant il m'est nécessaire de gagner 3,000 Livres sterling par an », il répond à la première partie de sa plainte par la seconde et sa plainte n'a donc guère de sens. Mais une objection fondamentale est possible, l'objection que le digne homme s'écroulera bientôt, que tout le système cessera bientôt de fonctionner, et que donc il faut découvrir et supprimer la cause du mal. Que cet homme fasse banqueroute si sa nécessité de gagner 3,000 Livres sterling par an est faite surtout d'intérêts à payer sur des emprunts. Qu'il fasse, si possible, d'heureuses spéculations. Qu'il mendie ou qu'il vole. Qu'il essaie d'obtenir par persuasion un emploi qui lui procurera les 3,000 Livres par an sans l'effort qui le tue. Mais qu'il n'énonce pas d'une haleine deux idées contradictoires, l'une acceptant un certain budget comme nécessaire, l'autre le proclamant intolérable.

La critique fondamentale que tout esprit clair peut, et devrait, faire à l'actuelle marche vers le mur est la suivante : c'est que le manque d'issue est due à la tentative de combiner une philosophie politique socialiste avec un système social individualiste, reposant toujours sur la tradition de salaires privés « compétitifs », de l'épargne privée et de la propriété privée.

Quiconque a des yeux pour voir est à même de se rendre compte, non seulement qu'il l'effort actuel ne peut continuer indéfiniment, mais qu'il en arrivera bien vite — d'ici un ou deux ans, peut-être — à écraser, à craquer, à serrer. L'effort supplémentaire relativement léger qui s'imposera à l'année 1931 risque d'être suffisant pour provoquer la crise en 1932. Dans tous les cas, si la crise n'éclate pas alors, elle ne sera différée que de peu.

Pourquoi cette crise et un écroulement au moins partiel sont-ils certains? Parce que l'on s'adresse à des hommes appliqués à des efforts individuels, épargnant leur argent, ou jouissant de revenus considérables qu'eux-mêmes et les lois et tout le système social continuent à considérer comme étant leur bien propre, épargnants et propriétaires auxquels on dit : « Remettez cette part énorme de ce qui vous appartient légitimement, si vous êtes grand propriétaire; faites gratuitement tel travail extra important, si vous êtes un gros salarié; prenez, si vous êtes un épargnant, ces 300 Livres sterling laborieusement économisées par votre renoncement et par votre abnégation, et donnez-les-moi ».

De pareilles demandes, impossibles et exigibles par le pouvoir absolu dont dispose l'Etat moderne, constituent un irritant qui, au-delà d'une certaine limite, n'est plus supportable. Le gros salarié perd courage, l'épargnant renonce à épargner, seul le grand propriétaire semble pouvoir payer indéfiniment, du moins jusqu'aux limites de la confiscation totale. Mais même cette dernière source de revenus n'est exploitable qu'en apparence jusqu'à pareille limite. Comme le gros salarié et l'épargnant, le grand

propriétaire a « son » remède. Salarié et épargnant arrêtent de gagner et d'épargner. Le grand propriétaire invente, avec une ingéniosité et un succès croissants, des moyens d'évasion. Il est à même de les inventer parce que l'Etat persiste à le considérer comme un propriétaire disposant absolument de sa propriété, possédant le droit de disposer et de dépenser comme il l'entend. Le droit d'investir où il veut, le droit de garder secrètes ses affaires personnelles, le droit de « se » convertir en société commerciale qu'il peut faire enregistrer au Pôle-Nord ou à Tombouctou, le droit de conclure des emprunts d'assurances fictifs, etc.

* * *

La conclusion est claire et inexorable. Etant donné que le système cesse de fonctionner parce que composé de deux facteurs incompatibles — socialisme d'une part et propriété et initiative privées d'autre part — la tension ne peut être supprimée que par la réduction de l'un des facteurs à l'autre. Quand un écuyer de cirque, debout sur deux chevaux, s'aperçoit que ceux-ci s'écartent, s'il veut éviter de tomber entre eux il lui faut ramener ou son pied droit sur le cheval de gauche, ou son pied gauche sur le cheval de droite.

Beaucoup disent : « Faisons-en alors avec l'expérience socialiste ». Pratiquement, cela signifie « Détruisons ou mutilons notre système socialiste d'instruction publique, de soins médicaux publics, d'assistance publique contre le dénûment et l'indigence, etc. ». En théorie, un despote sanguinaire pourrait faire cela. Le faisant, il ruinerait incidemment l'Etat. Mais inutile de nous tracasser à ce sujet, car cela n'arrivera pas. Il y aura une réduction toujours plus grande du facteur traditionnel dans le problème : les droits de la propriété privée, l'initiative personnelle du travailleur, etc. Après celui des médecins, viendra probablement le tour des avocats, et puis, une par une, les autres activités « éduquées » ou professions libérales, avec l'exception possible de mon misérable métier d'écrivain qui est parasite et qui ne compte pas. L'industrie sera de plus en plus organisée sous le contrôle de l'Etat; les salaires qui étaient « compétitifs », seront de plus en plus fixés et contrôlés par l'Etat, etc.

... « Quoi! » s'écrie le socialiste convaincu, « mais alors mon Paradis approche! » Détrompez-vous! Ce qui approche, c'est l'Etat servile. La transformation n'aura pas la puissance d'absorber nos maîtres, elle détruira la classe moyenne, elle détruira ceux qui détiennent l'ancienne, traditionnelle et honorable richesse, elle détruira les *squires*; elle détruira la puissance civique de réaction dans le citoyen intelligent et instruit, celui qui donnait le ton à l'Etat. Elle accélérera le déclin déjà rapide de l'humour, de la culture, de la proportion et de la mesure, de la multiplicité de pensée, et en général de cette chose haute et précieuse appelée civilisation. Mais elle ne détruira pas ceux qui contrôlent la finance internationale, les grands monopoles de la production et des transports, la presse d'information.

La perspective est agréable pour ceux qui aiment « cela », accompagné de sécurité. Elle est souverainement désagréable à quelques-uns qui sont d'ailleurs tout à fait impuissants en l'occurrence. Mais que cela plaise ou que cela déplaise reste sans influence sur ce qui arrivera.

HILAIRE BELLOC.

Eloge de l'Angleterre

Au Louvre, dans l'ancienne salle des Portraits où l'école française déborda, je trouve, à la place d'honneur, sur le panneau des nouvelles acquisitions, trois natures mortes de Cézanne. A gauche un *Isaac bénit* Jacob de Matthäus Stomer (XVII^e siècle). A droite une *Cène* signée Le Nain. Si j'admire ceci, puis-je admirer cela? Qu'est-ce que la peinture? Que lui demandons-nous au juste?

Le même soir, au Théâtre Français, autre triptyque, fortement contrasté. Le *Carrosse* de Mérimée, la *Voix humaine* de Cocteau, et... la *Brebis* de M. Edmond Sée. Trois maîtres, nous dit-on. Moi, je veux bien. Mais alors, qu'est-ce que le théâtre? Que lui demandons-nous au juste?

Deux beaux thèmes à réflexion.

Or, tandis qu'entre eux, je balance, un troisième larron survient : le regret de manquer la grandissime « exhibition » — six siècles d'art italien — sur le point de finir, à Londres. Quoi? toute l'Italie se tient, dans la brume, à environ sept heures de Paris et j'hésiterais à lui rendre visite!

Je passe le détroit, je reconnais, luisants et noirs comme des phoques, les deux *David* qui sont la gloire de Florence, cette *Naissance de Vénus* qui a fait tant de mal aux littérateurs et aux peintres, mais n'en est pas moins délectable; je découvre mille autres trésors, inconnus de moi, sortis pour la première fois de l'intimité de leur résidence et qui y rentreront demain. Je m'enivre de leur beauté, je note et mûris mon ivresse — et je me demande à nouveau si cette chaîne ininterrompue de chefs-d'œuvre, de Cimabue avec sa *Vierge* improbable, rose et verte, à Canaletto de Venise, le plus redoutable des concurrents qu'ait jamais eu, avec Corot, la réalité de notre univers, est bien une seule chose, la même chose, un seul art, le même art, et si nous en admirons chaque anneau magnifique pour les mêmes raisons. Je me répète la question : qu'est-ce que la peinture, au juste?

Il reste qu'un peuple, un seul peuple, longtemps avant son unité, en proie aux pires divisions, traversé de révolutions et de guerres, a pu donner un tel exemple au monde de continuité dans la perfection. Et voici, sans que je m'y prête, que l'émotion esthétique et tous les problèmes de l'art sont supplantés en moi par le problème de la vie et du destin des nations.

En sortant de l'exposition, Piccadilly, Charring Cross, Trafalgar Square. Si comblés de peinture que soient encore mes yeux, ils ne sauraient moins faire que de regarder un peu la vie. L'Italie des tableaux n'éclipsera point Londres; Goirgione lui-même a du mal à lutter avec l'écarlate des uniformes à la porte des palais sombres, avec le vermillon des autobus dans ce brouillard de suie et d'or, avec l'éclat des fruits du Cap aux devantures. En vain replongerai-je un moment dans la fiction, pour aller saluer à la National Gallery, au British, de vieilles et chères connaissances, je ne puis échapper à la fascination du lieu. Je suis au cœur d'un peuple qui, lui aussi, a été grand, qui l'est encore, qui n'a jamais cessé de l'être, et d'autant plus, semble-t-il, qu'il a moins changé. C'est bientôt une obsession qui prend le pas sur tout le reste, dans la rue et au music-hall, à l'abbaye et au palais de Westminster, partout.

De sorte que je ne parlerai aujourd'hui, ni de théâtre, ni de peinture. Je remets ce luxe à une autre fois. Et certes, je ne dirai rien du peuple anglais qu'on n'ait dit cent fois et bien dit, et qui soit neuf pour personne, voire pour moi-même. Je sais tout ça depuis longtemps; mais autre chose est de savoir et de sentir. Seule, l'émotion, portée à un certain degré, prête vie et réalité, prête efficacité à notre science. Le fait est là : je suis déjà venu à Londres, c'est la première fois que je suis pris.

* * *

Un samedi matin, entre Victoria et Westminster. Recrudescence d'affairement. On a hâte d'en finir avec les affaires. On se rue déjà au plaisir, ou, le plus grand nombre, au loisir, à la fixité du dimanche, à ce repos que l'on a bien gagné, que l'on achève de gagner avec une accélération diabolique. La Tamise, violette et rose, telle que l'a peinte Claude Monet; le soleil essaie de percer quelque chose qui n'est tout à fait ni du brouillard ni de la pluie. Des bandes de boys écossais, d'énormes chardons faux, rouges ou bleus, à la boutonnière, débarquent des gares en chantant, pour assister au match qui se dispute cet après-midi. Des cars longs et pansus

déversent un flot de curieux, petites gens surtout (ouvriers ou bourgeois, indiscernables) venus de la banlieue et des provinces, qui profiteront du voyage pour admirer les monuments. A la porte du Parlement, on fait la queue : les assises sont suspendues, on visite pour rien. Le Français se laisse tenter, il emboîte le pas à la foule, il se fait Anglais un moment.

Ce palais, reconstruit au XIX^e siècle en style gothique perpendiculaire, comment se figurer qu'il n'est pas authentique, authentiquement médiéval? A Londres, la vie du moyen âge continue; la copie n'est jamais pastiche, le neuf, quel qu'il soit, s'incorpore au vieux, prend sa patine; jamais le vieux, par contre, ne vous a l'air rétrospectif; une fois pour toutes, la ville est ce qu'elle est, comme le peuple est ce qu'il est depuis des siècles. Privilège sans doute de l'insularité. Hier, au music-hall, de quel rire d'enfant ce peuple enfantin répondait aux plaisanteries! Oh! il ne lui faut pas grand-chose : qu'on casse une potiche, qu'on marche sur la tête, qu'on se fourre les doigts dans le nez; en un mot, que l'on fasse quelque chose qui ne se fait pas. Aucun n'est demeuré plus sensible au comique et surtout à l'in vraisemblable. Le thème éternel, encore en faveur : des domestiques qui jouent des farces à leurs maîtres, leurs maîtres se prêtant au jeu, n'épuiseront jamais son sel; c'est le condiment obligé de presque toutes ces « comédies musicales », avec le pas de danse et le refrain qui se retient tout seul. Ce goût pour l'irréalité, sous sa forme la plus vulgaire, qu'on le relève seulement un peu, c'est sur la poésie qu'il va aussitôt se porter. Dans un enfant, il y a toujours un poète. Ainsi le sens inné du peuple explique Shakespeare et Shelley.

Or, tout à coup, à la fin du spectacle, après quelques actualités de cinéma, sur l'écran blanc paraît le portrait-chromo du roi Georges. Comme un seul homme, l'assistance se lève et entend le *God Save the King*; salutaire exercice avant l'aller se mettre au lit. Il est permis de rire et de rêver, de faire l'enfant et le poète, tant que le roi est là, qui veille ou non. Il suffit qu'il soit là pour attester la solidité de l'Empire, de son histoire, de ses traditions, de ses affaires, la perpétuité du nom anglais.

Avec la même gravité, le peuple entre dans le palais médiéval où siègent les maîtres de sa destinée. Celle-ci est partout inscrite, sur les murs, sur les boiseries, dans les peintures, et dans les écussons. Depuis les Saxons, depuis les Normands, depuis Edouard le Confesseur jusqu'à Edouard VII notre ami, rien n'y est omis ni cédé. Pas même le refus de Thomas More au cardinal Wolsey d'enregistrer le divorce du roi Henri VIII. Le roi passe outre et c'est le chisme, mais chose singulière, il ne rompt pas la tradition. Le pouvoir papal passe au roi : honneur pourtant aux rois qui furent les lieutenants de Rome! Par une contradiction singulière, par un prodige d'illogisme qu'on peut dire lyrique, preuve nouvelle de sa périllité, l'Angleterre ne dit pas non à ce qu'elle a été, à ce qu'apparemment elle rejette. Le sang, la terre, l'élite qu'ils nourrissent, le patriciat et la monarchie sont plus forts même que la foi; l'histoire enjambe, avale la révolution religieuse. Malgré les puritains et avec eux, le moyen âge vit toujours. Une nation qui fait deux parts de son passé accepte de paraître divisée contre elle-même, de paraître devoir périr; c'est ce que l'Angleterre n'admet pas. Le peuple qui défile, respectueux et lent, à travers les salles majestueuses, sous l'arc brisé des voûtes et sous les plafonds lambrissés, devant les fastes de son propre règne, se reconnaît en tout, à chaque pas; en ses saints, en ses rois, en Elisabeth, la reine trop vierge, en le chancelier Thomas More, en Trafalgar, en Waterloo; rien ne le peut dissocier. Quand il pénètre dans la Chambre des lords, voire dans la Chambre des Communes, il n'est pas de travailisme qui tienne, un sentiment de sécurité le remplit. Cette Chambre des Lords, exactement rectangulaire, avec ses banquettes de cuir pourpre, ses boiseries et les deux trônes sous leur dais, elle est une chambre vraiment, et non un cirque où l'on va voir dévorer le dompteur comme dans notre Chambre à nous, une chambre noble et intime, celle où se réunissent depuis des siècles les grands-parents et les parents pour assurer le bien de la maison. La Chambre des Communes n'a presque pas moins de noblesse; l'atmosphère y est telle qu'il semble que des bateleurs n'y pourraient pas triompher bien longtemps. Quoi qu'ils fassent et puissent faire, quelque chose de plus puissant, derrière leurs grimaces, comme à leur insu, se poursuit. Non, ce n'est jamais là qu'on verra s'établir la foire — ou tout l'Empire se sera écroulé, d'un coup.

Quel spectacle! mais quelle leçon!... Car je n'oublie pas que je suis Français; je le sens plus profondément que jamais en cette minute où je mesure une telle grandeur. La France fut ainsi,

jadis; plus libre, plus familière peut-être; mais aussi pleine, aussi continue, aussi forte, aussi fière et respectueuse de soi. Une poignée de fous la brisa en deux, soudoyée, on le sait, par le grand empire rival. Ce ne sont pas deux Chambres qui la gouvernent: deux cirques; des artistes incompetents y tiennent successivement tous les emplois. Et pas un Père pour dire « halte-là! ». On a jeté la cendre des rois à la Seine. Le peuple ne va plus à Saint-Denis, pierre d'angle de la patrie; il préfère le Panthéon où reposent les destructeurs. Les vrais Latins, les vrais dépositaires de la tradition, qui est-ce?

Des gens qui sont bien renseignés m'affirment qu'il n'y a là qu'une façade, que l'Empire est miné et ne durera plus longtemps. Je l'admire, en tout cas, de faire au malheur bon visage et de sauver les formes si magistralement. Mais un peuple qui a encaissé la Réforme et qui l'a digérée sans dommage pour sa santé, qui a gardé cette fraîcheur de caractère, cette tenue et cet orgueil, quelle révolution l'entamera? Voyez comme il entasse à l'abbaye de Westminster les monuments les plus hétéroclites; avec quelle tranquillité et avec quelle certitude; la certitude d'un bon estomac! Cela vous gêne-t-il? Pas moi. Autour des rois gisants, dans leurs magnifiques sépultures, les rois fidèles et les rois apostats, de nouvelles gloires s'élèvent et hurlent; elles ne couvrent pas, elles renforcent le chœur originel; c'est lui qui a le dernier mot. Dans la chapelle de l'abside, chaque seigneur féodal a toujours sa stalle, sculptée dans le vieux chêne, coiffée de son casque et de son blason; sitôt que les couleurs pâlissent, on les ravive. Lorsque j'y pénétrai, en sortant du palais, des ouvriers étaient en train de remplacer les étendards antiques, à peine un peu flétris, par des étendards neufs, éclatant comme au premier jour dans le premier soleil de la bataille. Nous vénérons aux Invalides des loques pendues à la voûte où ne se lit plus le nom des combats; elles nous disent: voilà ce qu'a fait, voilà ce qu'a été la France! Mais les drapeaux de Westminster proclament: Voici ce que fait, ce qu'est l'Angleterre, ce qu'elle ne peut cesser de faire et d'être; il n'y a pas pour elle de passé.

Nous savons cependant qu'un souci nouveau la travaille qui n'est pas d'ordre politique, mais spirituel. A-t-elle usé en trois siècles et demi le capital de grâce qu'elle avait reçu de Dieu avant le schisme, quand elle était encore le poste avancé de Saint-Pierre à l'Occident de l'univers chrétien?

On dirait qu'elle sent enfin ce qui lui manque. Et certes, elle a toujours servi le Christ, à sa façon, depuis la dissidence; on aurait tort de la tenir pour responsable de la concupiscence et de l'entêtement d'un de ses rois; elle prie et se croit en règle. Pourtant, comme d'instinct, on la voit se tourner vers Rome; peu à peu le catholicisme se réimplante dans son sein; elle le tolère, elle l'accueille, elle refait sa connaissance; elle s'aperçoit qu'il est plus proche et moins différent d'elle qu'elle ne pensait. (Il faut prendre garde, en effet, en pénétrant là-bas dans une église, avant de décider si elle est catholique ou non.) Alors, elle attend, elle espère. Ce qu'il y a entre elle et Rome? Une habitude, un préjugé. Les intellectuels auront moins de mal à le secouer que le peuple: le peuple les suivra, qui sait? Comme il a sauté autrefois par-dessus le schisme, n'est-il pas possible qu'un jour, il saute par-dessus le reniement, ce peuple médiéval, ce peuple enfant, si près encore de ses origines?

Il fait bon à rêver ces choses auprès du tombeau primitif d'Edouard le Confesseur. Dans l'abbaye de Westminster, il est un endroit encore plus secret, une chapelle étroite greffée sur le flanc de l'église. Une inscription au-dessus de la porte prévient les visiteurs qu'elle ne contient rien de terrestre, que ni l'orgueil de l'indigène, ni l'indifférence de l'étranger ou son hostilité n'y trouveront pâture; elle est faite pour prier ou se recueillir. Je me suis permis d'y entrer, me sentant le cœur plein de larmes. Une voûte aigüe, des murs sombres, pas un ornement au mur, sinon au fond, au-dessus d'un petit autel, l'image effacée de la Vierge. Elle est seule; l'autel est nu, l'autel est vide. Depuis trois siècles, elle attend là son Fils. J'ai le droit ici, le devoir, de demander que son Fils lui revienne. Nous qui savons que tout espoir de paix, dans la mesure où celle-ci est de ce monde, se lie intimement au relèvement de la chrétienté, nous souhaitons pour ce peuple voisin, qui nous fut dur mais aussi secourable, dont tant de sang versé nous rend solidaire en dépit de tout, qu'il rentre dans la communion de l'amour, et couronne ainsi l'histoire exemplaire dont l'unité et la continuité font notre envie et, partant, notre admiration.

HENRI GHÉON.

Spiritualisme et géographie

L'histoire et la géographie s'en allaient, comme dit le Prophète, « chacune suivant sa voie... »

De part et d'autre, la platitude des sèches énumérations, le fastidieux alignement des chiffres.

« Rien que la Terre »? C'était plutôt rien moins que la terre en géographie: des noms sur du papier. Et en histoire, des hommes que l'on faisait se battre en l'air, sans souci du pays qu'ils habitaient, de la nourriture qu'ils mangeaient, des vêtements qu'ils portaient, des maisons qu'ils habitaient. Car enfin, ce ne fût pas l'unique métier de nos pères que de se battre, sans quoi nous n'y serions pas. Si les générations présentes s'entassaient aujourd'hui à New-York à Londres et à Paris, si elles vivent aux conflits des rivières dans les vallées, au bord de la mer, partout où il y a des villes et des villages, c'est parce qu'elles les ont hérités de leurs ancêtres qui ont eu de bonnes raisons de s'établir là plutôt qu'ailleurs.

Tout cela nous paraît assez simple. Encore est-il qu'il fallait le constater, avoir en même temps la compréhension de la terre et la compréhension des choses d'en Haut, « spiritualiser la géographie » en lui assignant pour rôle de mettre en valeur la part du génie humain dans la perpétuelle transformation de notre globe.

Paul Morand a dit que les villes sont comme les monnaies: vues de loin, elles ne changent pas. Cela est vrai aussi de la terre dont la physionomie, apparemment immuable, se modifie sans cesse au rythme des phénomènes de la nature, et sous l'action incessante de l'homme.

C'est ce que j'entendais expliquer dernièrement dans une causerie savoureuse et familière par Jean Brunhes, à l'Union internationale catholique des Etudiants, à Paris.

Le savant professeur au Collège de France se trouvait bien chez lui, au milieu de ces jeunes, groupés dans un home confortable et riant, non loin de la Cité universitaire, un hôtel coquet qu'il va falloir quitter à regret pour s'agrandir, meublé à la normande avec un bon goût qui fait honneur à l'abbé Picard de la Vacquerie, le très distingué aumônier de l'Union.

Derrière une table, la massive silhouette du Maître. Tête puissante, haut en couleurs, les cheveux blancs dégageant un vaste front, un air de grande jeunesse répandu sur cette face glabre qu'illuminent de clairs yeux bleus, à la fois malicieux et candides.

La voix chaude a les souples inflexions du Midi; elle s'élève pour chanter les triomphes de l'esprit, elle se fait grave pour évoquer les rites mystérieux de nos lointains ancêtres de la préhistoire; elle force la sympathie, bien plus, l'assentiment de l'auditoire.

Le sujet? Spiritualisme et géographie humaine.

Domaine où Jean Brunhes se trouve chez lui, terrain qu'il défriche depuis plus de trente ans avec une compétence et un talent qui lui ont assuré une autorité indiscutée dans le monde savant, et un prestige immense chez le public lettré.

Spiritualisme et géographie...

« C'est, nous confie M. Brunhes, parce que j'ai pratiqué la géographie que je suis spiritualiste; et ce qui m'a attiré vers elle, c'est la passion de la cohésion ».

La terre ne se comprend pas sans l'homme, et l'homme ne se comprend pas sans la terre, l'esquisse qui, selon le joli mot de Pierre Ternier, nous emporte à une vitesse vertigineuse à travers l'immensité silencieuse des espaces stellaires, et auquel notre destin est irréductiblement lié.

Un exemple frappant pour montrer la part qui revient à l'homme dans la géographie: sur deux cent mille espèces végétales connues.

il en est à peine trois cents qui soient disciplinées par la culture! Or celles-ci couvrent la moitié de la surface de la terre.

Partout se révèle cette activité humaine, marquée dès les origines de précieux apanages qui distinguent l'homme de la brute : le langage avec ses infinies variétés, la richesse de sa grammaire et de sa syntaxe; le respect des morts, qui ouvre des perspectives sur l'au-delà et se révèle dès les époques les plus lointaines de la préhistoire dans l'usage de la sépulture; enfin le feu, la merveilleuse étincelle, jaillissant déjà entre les mains de l'homme paléolithique, et qui a laissé les traces de ses cendres dans les cavernes du début du quaternaire. J'y ajouterais avec de Morgan un hymne à la *main* qui façonna l'outil, et qui, en assurant à l'espèce humaine l'amélioration progressive de ses conditions de vie, lui a conféré la domination sur tous les êtres vivants.

Nantie de ces privilèges, l'humanité a conquis la terre. Fait d'autant plus étonnant qu'elle ne constitue qu'un groupe infime sur le globe. Réunis à raison de quatre par mètre carré, taux normal de la densité du public dans une salle, tous les individus vivants pourraient être concentrés dans le seul département de la Seine. Et le démon de l'orgueil pourrait, comme jadis il montra au Christ tous les royaumes de la terre, faire embrasser aux hommes les étendues sans limites en leur disant : « Tout cela est à vous! »

Conquête de l'esprit sur la matière. Mais, avec la possession du globe, l'homme s'en est également attribué la jouissance par l'installation et l'occupation.

Ce n'est pas une petite affaire que celle de l'installation. L'homme a besoin d'espaces libres autour de lui, dans sa demeure, dans les agglomérations qu'il occupe. A côté du problème du logement, se pose dans nos grandes villes le redoutable problème du « vide ». Les artères deviennent impuissantes à canaliser la circulation, prodigieusement développée de façon soudaine par l'invention du moteur; et, si des remèdes radicaux ne sont pas appliqués d'urgence, les vieilles capitales d'Europe sont vouées à la mort par congestion.

L'occupation, elle aussi, demande à être réglée. Il y a l'occupation productive, telle l'exploitation agricole, dépendant des conditions de climat et de transport, et soumise aux exigences de la consommation. Tout récemment encore, des millions d'hommes mouraient de faim en Russie, tandis qu'ailleurs la surproduction amenait à anéantir d'énormes quantités de blé.

Pour occuper d'une manière efficace, il ne suffit pas de créer, il faut souvent détruire. Les forêts reculent devant les champs, et le lent et dur travail de défrichement se poursuit inlassablement dans les terres de colonisation. Le pays du Lac Saint-Jean au Canada, hier encore sauvage et désert, aujourd'hui en pleine prospérité industrielle et agricole, en est un frappant exemple.

Mais cette destruction, légitime et nécessaire dans bien des cas, peut devenir abusive. L'appât du gain immédiat, l'absence de souci du lendemain ont tari des sources de richesses qui, ménagées, auraient pu donner un rendement considérable.

La baleine a presque disparu des mers. La chasse aux grands fauves a dû être sévèrement réglementée en Afrique australe. On reboise des pays où l'arbre est une condition d'irrigation normale et constitue un préservatif contre les inondations soudaines. L'homme est un être étrange, qu'il faut protéger contre lui-même. La civilisation parvenue à un certain étiage, rejoint la destruction.

* * *

Voilà les faits.

Le savant ne se contente pas de les observer, il les interprète.

A la suite de Taine, l'école déterministe explique l'adaptation de l'homme à son milieu par l'influence presque exclusive de celui-ci. On est revenu de ces théories outrancières. Des races vivant sous les mêmes climats, attachées à un même sol, ayant à leur portée les mêmes ressources, ont réagi de façons fort différentes.

C'est bien simple, rétorquèrent les tenants de l'école historique : cherchez le secret des destinées des peuples dans les caractéristiques de la race : telle est faite pour commander, telle autre pour obéir. Les Phéniciens dans l'antiquité, les Anglais de nos jours sont représentatifs du génie marin; l'Arabe est et restera pasteur.

Les faits sont là pour démentir ces hypothèses simplistes : l'Américain est devenu irréductible à l'Anglais; le Canadien au Français. Il a suffi d'une migration pour donner à ces enfants du vieux monde une physionomie originale qui les distingue de leurs ancêtres.

Partant d'une méthode d'observation rigoureusement scientifique, la géographie humaine se lance dans des voies nouvelles. Elle étudie l'homme dans le cadre où il a fixé son habitat, et la terre sans ses relations avec l'homme.

Celui-ci exerce son initiative, tire du sol et du sous-sol ce qu'il peut y trouver, aménage en conséquence les agglomérations et les moyens de transport. La découverte d'un gisement de mine modifie l'aspect de tout un pays. La culture d'une espèce végétale, vigne, mûrier, détermine un essor industriel concomitant. Mais, même dans ses initiatives, l'homme ne dispose que des moyens limités : la sécheresse ou l'humidité influent sur les méthodes d'exploitation agricole, et le *dry farming* aux Etats-Unis en est un cas typique.

Et puis, où chercher la perfection en ce monde? L'être humain réagit bien diversement aux possibilités qui le tentent : le Japon serait une terre d'élection pour l'élevage du bétail; la domestication des animaux y est presque nulle à cause de la paresse des populations rurales. L'Angleterre venait en tête, jadis, de la production houillère; elle se voit aujourd'hui, éliminée parce qu'elle a négligé de développer son outillage au rythme des progrès techniques.

La terre est là avec ses ressources infinies; elle est prête à les offrir à un labeur persévérant et raisonnable.

C'est l'homme qui fait jaillir l'étincelle. C'est l'esprit qui vivifie la matière.

Voilà pourquoi la géographie humaine est spiritualiste; voilà pourquoi elle nous donne une grande leçon de morale : La richesse sainement comprise et légitimement utilisée est une source de progrès et une garantie de la dignité humaine. Elle ne se maintient et ne s'accroît que par un effort continu, stimulé par un noble idéal.

* * *

Un souffle de cet idéal avait passé sur le jeune auditoire enthousiaste que le conférencier avait promené à travers les siècles et les espaces, de l'homme paléolithique à l'ingénieur du XX^e siècle, du Japon à l'Indo-Chine, de l'Europe à l'Amérique avec une préférence marquée pour le Canada, terre d'élection pour le savant, qui en a ramené en outre le souvenir d'une exquise et intelligente hospitalité.

Elle vibrait, la parole vivante et cordiale d'un maître dont la gloire la plus pure sera d'avoir formé des disciples dignes de lui; — la conférence sur la Tchécoslovaquie de Pierre Deffontaines, présenté le lendemain à la Sorbonne par Jean Brunhes, en est la preuve.

Et tandis que crépitaient les applaudissements, je songeais à la première leçon de géographie humaine, datant d'avant Vidal de Lablache et de son illustre disciple qui développa et popularisa cette science, — à la leçon formulée dans le vieux livre hébreu au frontispice de l'Écriture : « Tu travailleras la terre... et tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. »

GONZAGUE RYCKMANS.

Professeur à l'Université de Louvain
et au Grand Séminaire de Malines.

De Cantorbéry à Rome par Lisieux⁽¹⁾

M. Vernon Johnson qui vécut pendant dix-sept ans dans les ordres anglicans, et qui même, pendant quatorze ans, fut membre d'une confrérie anglicane, vient de faire paraître, à Londres, le récit de sa conversion.

Ce n'est nullement une âme compliquée que celle de M. Johnson. Il avait toujours accepté sa situation de prêtre et de religieux anglican, de la Haute-Eglise dite « Anglo-Catholique », s'entend, et sans se poser là-dessus aucune question. Ses études bibliques et son éducation religieuse, conduites une année seulement dans un séminaire anglican, avaient été plutôt sommaires. Il s'était adonné à ses fonctions avec énergie et enthousiasme, et ses efforts avaient été couronnés d'un grand succès. Ses fidèles l'aimaient profondément et il avait opéré de nombreuses conversions. Le P. Vernon (on l'appelait volontiers par son prénom en sa qualité de religieux) était Anglais parmi les Anglais, et partageait toute la méfiance naturelle et innée des habitants insulaires pour ce qui est étranger. L'Eglise catholique, notamment, avec son centre à Rome lui paraissait suspecte. Elle lui semblait si différente de tout ce qu'était son pays à lui ! Il y a sans doute bien des Anglo-Catholiques qui n'ont pas cette méfiance envers Rome, et qui, au contraire, se sentent attirés vers elle. Mais, pour M. Johnson, il paraît avoir été exagérément anti-romain, chaque fois du moins qu'il lui arrivait de penser à l'Eglise romaine. La plupart du temps, il s'absorbait dans son travail qui était onéreux, et il ne lui est jamais venu à l'esprit de douter que l'Eglise anglicane fût, du moins en Angleterre, l'Eglise de Dieu.

Ses visites à Lisieux ont tout bouleversé. Si l'Eglise anglicane était l'Eglise catholique en Angleterre, quelle était l'Eglise catholique en France ? Jusqu'à cette année 1925, il n'avait jamais quitté son pays, il ne savait d'autre langue que la sienne, si ce n'est le latin et le grec ancien.

Pendant cinq ans, il a lutté contre la conviction qui devenait de plus en plus forte en lui, que la seule Eglise de Dieu était la sainte Eglise catholique, apostolique, romaine, et ce n'est que l'année dernière, en 1929, qu'il s'est finalement soumis et qu'il en a été reçu membre.

Son livre a été écrit avant sa conversion. Il le publia en octobre 1929. En deux mois, neuf éditions ont paru, et l'on peut dire que cette conversion, depuis celle du R. P. Knox, est celle qui a eu le plus grand retentissement en Angleterre.

L'argument en faveur de la papauté (cette pierre d'achoppement pour beaucoup d'Anglicans) est développé dans ce livre de la façon la plus lucide, la plus claire et la plus convaincante. Les chapitres intitulés « La Papauté dans l'Evangile », « La Papauté dans les Actes » et « La Papauté dans l'Histoire » forment une apologie apte à convaincre maint Anglican déjà ébranlé par le doute.

Il est évident que M. Johnson attribue sa conversion aux mérites et à l'intercession de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ; il termine son récit par l'invocation : *Sancta Teresia, ora pro nobis*.

Dans la préface l'auteur s'exprime ainsi :

« C'est en réponse aux nombreuses lettres que j'ai reçues me demandant les raisons de ma conversion à l'Eglise catholique que je publie ce livre qui n'est nullement une polémique, mais un exposé très simple des événements et des mobiles qui ont motivé ma démarche.

« On verra que la raison suprême, primant toutes les autres, fut que je me sentais incapable de résister à la prétention de l'Eglise catholique d'être la seule vraie Eglise fondée par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour sauvegarder et enseigner la Vérité à tous les hommes jusqu'à la fin des siècles. Elle seule prétend être infailliblement guidée par le Saint-Esprit dans son enseignement. Elle seule possède l'autorité et l'unité nécessaires à sa divine vocation. Elle seule, par la Papauté, rend effectif le

rôle de saint Pierre dans l'Evangile. Je me sentais dans l'impossibilité de résister au fait positif de l'Eglise catholique.

« C'est en 1925, à Lisieux, que je me trouvai, pour la première fois, en face de l'Eglise catholique en tant que réalité vivante. Mes lecteurs pourraient s'étonner de ce que j'aie mis un délai aussi long pour prendre la décision finale. L'explication en est que je ne suis qu'un Anglais comme les autres, et que, comme tel, j'avais, enracinées en moi, une peur, une crainte et une méfiance envers Rome — et envers ce que je considérais comme un système ecclésiastique étranger, et pour ainsi dire italien —, que je devais à mon éducation traditionnelle anglaise.

« Je n'étais jamais sorti de mon pays avant 1925. Autant que je sache, je n'avais parlé avec un prêtre catholique que deux fois de ma vie, et seulement par hasard. Je n'avais jamais assisté à un office catholique et j'étais rarement entré dans une église catholique.

« Il est presque impossible pour un catholique d'apprécier à sa juste valeur le point de vue anglo-catholique, et cela ne fait qu'augmenter les difficultés de la situation des Anglo-Catholiques, et leur rend plus difficile à supporter le passage d'un de leurs coreligionnaires à l'Eglise catholique.

« Pour l'Anglais moyen, l'Eglise catholique n'est, en général, qu'un nom, et diverses raisons l'empêchent de la comprendre. Derrière toutes les autres raisons subsiste la plus grande, c'est-à-dire l'amour de l'indépendance inhérent à tout Anglais, qui ne supporte aucune ingérence de l'étranger surtout en matière de religion. Il existe en lui, inné et fermement établi dans son esprit, un instinctif sentiment que l'indépendance nationale et l'indépendance religieuse sont intimement liées ; l'Angleterre, d'après lui, n'acceptera jamais une Eglise dont le gouvernement se trouve entre des mains italiennes. S'il lui arrive d'entrer en contact personnel et intime avec l'Eglise catholique, il est nécessaire que quelque grande chose se soit produite — quelque catastrophe — comme par exemple la conversion d'un être cher à lui, ou que quelque événement l'ébranle personnellement au point de le faire passer outre aux préjugés nationaux et aux malentendus et de lui permettre d'apercevoir l'Eglise catholique comme elle est !

« D'un autre côté, il existe une autre classe d'Anglais, jusqu'à présent relativement petite, mais qui croît d'une façon continue et régulière, et qui comprend non pas seulement des Anglo-Catholiques, mais des individus de toutes sortes, et cette classe, le doute commence à l'assaillir. Beaucoup d'entre eux, qui ne sont pas des Anglo-Catholiques s'aperçoivent de la faillite de la religion en Angleterre ; ils comprennent que celle-ci ne répond pas aux besoins de leur âme ; sans savoir pourquoi, ils sentent que « les choses » ne vont pas ». Ils comprennent que la religion catholique, cette religion qui a été supprimée il y a quatre siècles par des lois d'une sévérité sans égale dans l'histoire du pays, ressuscite lentement mais sûrement, avec une vigueur, une force, que la raison humaine seule ne saurait expliquer. Ils comprennent que la grande faiblesse de la religion en Angleterre vient de ses sectes sans nombre, des controverses de ces sectes, et ils sont forcés d'avouer que les catholiques possèdent une unité inconnue en aucune autre société du monde. Leurs propres préjugés nationaux sont en train de s'affaiblir en raison de l'esprit international qui travaille le monde actuellement, et ils éprouvent l'attrait d'une Eglise internationale. Ils voient des hommes et des femmes, qu'ils auraient le moins soupçonnés d'une telle intention, devenir membres de cette Eglise, et ils se trouvent dans un état de doute et d'étonnement.

« Il existe, parmi les anglo-catholiques, un petit groupe que l'anxiété harasse. Ceux-ci commencent à comprendre que la différence entre anglo-catholiques et catholiques n'est pas seulement une différence de détail ou de degré, mais que le catholicisme et l'anglo-catholicisme sont deux choses entièrement différentes. Ils ne voient nulle chance de réunion, car, s'ils supposaient autrefois que Rome pût changer, ils comprennent maintenant que non seulement elle ne veut pas, mais qu'elle ne peut pas changer. La papauté est le fondement et la base de toute son autorité et de toute son unité. Ils voient, que loin d'attendre dans l'oisiveté la réunion, l'Eglise catholique se dépense largement en argent et en hommes, qu'elle édifie ses propres cathédrales, ses églises, ses écoles et qu'elle tend à devenir la plus grande force religieuse dans le pays.

« Le nombre de ces âmes qui sont torturées par le doute n'a fait que croître rapidement ces derniers temps, il y a tout lieu de

(1) *One Lord, one Faith, an Explanation*, by Vernon JOHNSON, Sheed and Ward London 1929.

Nous sommes redevable de cet article à l'aimable obligeance de notre concenseur de Fribourg (Suisse), *Nova et Vetera*.

croire que cette augmentation sera encore plus rapide à l'avenir. »
 Passons maintenant au récit de la conversion :

« Vers la fin de l'automne de 1924, dit M. Vernon Johnson, me trouvant dans un couvent anglican où j'avais été envoyé pour diriger une retraite, je reçus des mains de la Rév. Mère Supérieure l'autobiographie de sainte Thérèse de Lisieux, ouvrage que j'avais une fois feuilleté dans une librairie catholique et qui m'avait paru sentimental, artificiel et contraire à l'esprit anglais. Je fis part à la Mère Supérieure de mon opinion sur ce livre, mais elle me répondit que j'avais tort et qu'il fallait le lire, de sorte que je cédai et acceptai le livre. (A cette époque, j'étais demeuré treize ans dans les ordres anglicans et dans l'exercice de mes fonctions, et pendant dix de ces années j'avais fait partie d'une confrérie anglicane.)

« Dans le silence de ma chambre, j'ai commencé la lecture du livre dont les deux premiers chapitres ne m'ont guère plu, mais peu à peu l'histoire m'a gagné et il est impossible de décrire mon état d'esprit quand, bien après minuit, j'ai déposé ce récit qui a bouleversé tout mon être comme aucun écrit ne l'avait jamais pu faire. Voici quelqu'un qui a aimé Notre-Seigneur à un degré tel que jusqu'à ce moment il ne m'était jamais arrivé de le croire possible, d'un amour aussi fort que celui des martyrs d'autrefois, d'un amour cependant rempli de la délicatesse et de la tendresse de celui d'un petit enfant. Avant tout, mon âme qui cherchait la lumière à tâtons, fut pénétrée par celle de l'évangile de la sainte, d'après lequel la souffrance constituait le don le plus précieux par lequel seul nous pouvions être unis à Notre-Seigneur en un amour sans liens et sans limites, et par son interprétation de la souffrance et de la douleur comme quelque chose que nous pouvions offrir, en union avec la Croix de Notre Seigneur, pour l'Eglise et pour le salut des âmes. »

Au mois de mai 1925, M. Johnson a employé ses trois semaines de congé à entreprendre un pèlerinage à Lisieux. Débarqué au Havre un matin, son premier acte fut d'assister à la messe dans une église près du port, et sa première impression fut défavorable, en raison d'un certain laisser-aller qu'il n'avait pas connu dans son pays, plus ordonné. Mais le moment où, du train, il aperçut pour la première fois la basilique du couvent de Lisieux, à l'intérieur duquel la sainte avait prié, aimé et souffert, fut un événement qu'il lui est impossible de jamais oublier.

Son premier soin fut de visiter la chapelle du couvent où se trouve l'autel de la petite sainte, dont, fait qu'il ignorait alors mais qu'il a su plus tard, la canonisation était alors en cours à Rome. Les guirlandes de papier coloré et le décor en général créèrent d'abord, dans l'âme de M. Johnson une impression pénible; tout cela était contraire au goût sobre des Anglais. Après avoir prié, il quitta la chapelle encombrée de monde.

L'après-midi, il visita la salle des reliques où furent présentés à sa vue divers objets dont la sainte a fait usage, sa cuillère et sa fourchette, l'habit qu'elle a porté, son étui à aiguilles, ses sandales, la table et la chaise de sa cellule, les dessins qu'elle a faits, des fleurs artificielles qu'elle a fabriquées pendant qu'étendue sur son lit elle attendait la mort, et surtout sa discipline de corde nouée, et d'autres instruments de mortification dont elle usa. C'était une expérience des plus émouvantes que de regarder les objets employés par quelqu'un qui, en si peu de temps, devait être élevé sur les autels, d'une religieuse qui, dès maintenant, est proclamée sainte dans tous les pays du monde, et de fouler les pavés que, dans son enfance, ses pieds avaient touchés.

C'est le fait que la sainte a vécu de nos propres jours, que diverses personnes rencontrées dans la ville, le sacristain de la cathédrale, l'hôtesse de l'auberge et d'autres l'avaient personnellement connue, qui a frappé l'imagination de M. Johnson, habitué, comme il l'était, à penser aux saints comme à des gens qui avaient eu leur vie terrestre au moins quatre siècles antérieurement. (Il faut se rappeler que l'anglicanisme n'ayant pas le moyen de canoniser des saints, les seuls saints qu'il vénère sont ceux qui vécurent avant la Réforme.)

Ainsi se passa la première journée à Lisieux, journée remplie d'impressions profondes et lumineuses. M. Johnson se sentait gagné par la conviction du surnaturel, et par le sentiment de la proximité des saints.

Le deuxième jour, M. Johnson passa la matinée d'abord à la messe, dite à l'autel de la sainte. Ensuite il visita la maison familiale de sainte Thérèse, et l'après-midi le cimetière où la sainte fut enterrée provisoirement. Au cimetière du couvent, où il se

rendit ensuite, il entra en conversation avec une dame française connaissant le couvent et à qui il expliqua sa situation d'anglo-catholique. Cette dame lui procura une audience privée de la Rév. Mère Agnès, sœur aînée de sainte Thérèse, pour le lendemain.

Il advint donc que M. Vernon Johnson, inconnu comme il l'était, membre d'une autre communion, ignorant la langue française, se trouva agenouillé au petit parloir du couvent carmélitain, en conversation — la dame française servait d'interprète — avec Mère Agnès, de ce côté de la grille, à l'endroit où la sainte s'était autrefois agenouillée, au temps où elle était encore dans le monde et où « sa petite mère Pauline » était déjà entrée au couvent :

« Le seul mot de cette conversation qui me revient à l'esprit est « abjurer » que la Révérende Mère prononça en me disant qu'il fallait renoncer à toutes mes fausses croyances, et je me rappelle avoir pensé qu'elle disait cela parce qu'elle ignorait tout de la renaissance catholique au sein de l'Eglise anglicane. »

Le jour suivant, il fit une dernière visite à la maison de sainte Thérèse, où, à son entrée, la sœur surveillante lui demanda s'il était catholique. M. Johnson lui répondit qu'il était « anglo-catholique », et la sœur, qui fut fort intriguée par cette réponse, lui accorda une faveur toute spéciale en ouvrant la porte vitrée par laquelle elle lui permit d'entrer et de s'agenouiller devant la table où la sainte avait pris son dernier repas et le tabouret sur lequel elle s'était assise. Dans la chambre voisine, également fermée par une porte vitrée, il lui fut permis de tenir dans ses mains la corde à sauter que la sainte avait dans son enfance, de se mettre à genoux à son prie-dieu et de baiser son catéchisme, privilège que la sœur, comme elle ne manqua pas de lui expliquer, n'avait guère accordé à personne avant lui.

M. Johnson raconte ainsi ses impressions en quittant Lisieux :

« C'était la qualité d'amour que j'avais trouvée dans les vies de saints, et que j'avais toujours tenue pour quelque chose appartenant au passé, que je voyais à Lisieux, en nos jours matériels, ce même amour surnaturel et invincible des premiers martyrs. La divinité de Notre-Seigneur apparaissait à mon âme dans une splendeur aveuglante. Par la puissance de la vie et de l'amour de la sainte, j'avais été comme soulevé, de sorte que je me sentais plus près de Notre-Seigneur. Il y avait comme une radiation d'amour émanant de son autel qui réunissait en une confrérie surnaturelle tous ceux qui s'y agenouillaient. J'avais été là où l'invisible était très près, et où le voile était tout mince. J'étais convaincu du fait que ma visite avait été guidée d'une façon mystérieuse. L'une après l'autre les barrières avaient été brisées sans aucun effort de ma part. Je devais croire que les prières de la petite sainte elle-même avaient guidé mes pas. »

L'année qui suivit sa première visite à Lisieux fut remplie d'un travail actif, pendant lequel ses doutes au sujet de l'Eglise d'Angleterre ne firent qu'effleurer son esprit, et au mois de mai 1926 M. Johnson entreprit sa seconde visite à Lisieux.

Voici ses impressions :

« La scène n'avait pas changé, tout était identique extérieurement, mais tout me paraissait différent. La sainte s'était retirée au fond du tableau et mon attention tout entière était fixée sur une question dominante, à savoir : Qu'est-ce qui avait rendu possible une sainte Thérèse? J'ai fini par comprendre que c'était l'autorité de l'Eglise catholique qui avait produit la vie la plus intelligemment sainte que j'aie jamais admirée. Or, sainte Thérèse ne possédait pas à elle seule la conviction de la foi, celle-ci était partagée par tous les membres de son Eglise. A Lisieux étaient réunies des personnes appartenant à tous les peuples du monde, qui étaient toutes d'accord entre elles, parce que parfaitement unies dans leurs croyances. Je commençais à comprendre qu'une telle unité, parmi des individus venant de toutes les parties du monde, ne saurait provenir d'agents humains; elle était manifestement d'origine surnaturelle et divine, et l'autorité de l'Eglise n'avait nullement pour effet d'estropier les âmes, mais d'aider au plus haut degré à les développer. »

M. Johnson quitta Lisieux pour la seconde fois profondément troublé et oppressé. Rentré en Angleterre, il s'adonna à l'étude du Nouveau Testament. A la fin de cette lecture, il dut s'avouer que l'Eglise romaine était la seule qui remplît les conditions dictées par Notre-Seigneur pour son Eglise. Il comprenait que les deux conditions fondamentales de l'Eglise de Dieu étaient l'Autorité et l'Unité, et il ne savait où trouver ces deux conditions ailleurs que dans l'Eglise catholique romaine.

Néanmoins son ministère paraissait si fructueux, il jouissait d'une telle considération dans son Eglise, il avait tant de méfiance pour tout ce qui lui paraissait étranger et non-anglais, que ce n'est qu'au bout de quatre ans encore, qu'il fut reçu dans le sein de l'Eglise catholique.

Voici ses propres mots « Sainte Thérèse m'a montré l'Eglise catholique, celle-ci m'a montré l'Evangile, et l'Evangile m'a de nouveau montré l'Eglise ».

TH.-MARION GOODHART.

Le Père Didon⁽¹⁾

Un an après la mort du P. Didon, en 1901, parut le recueil de ses *Lettres à M^{lle} Th. V.* (Thérèse Vianzon). Celles qu'on publie aujourd'hui, adressées à M^{me} Caroline Commanville, nièce de Gustave Flaubert, sont écrites dans le même ton et traitent à peu près les mêmes sujets. Il semble toutefois qu'il y eût, entre le directeur spirituel et M^{me} Commanville, une intimité plus profonde, et l'on peut s'étonner qu'un religieux en disgrâce, exilé de Paris, éprouve le besoin de ces longues confidences sur l'injustice du traitement qu'il subit.

Assurément, rien de répréhensible dans cette amitié, qui fut salutaire à l'un et à l'autre, et, sauf quelques expressions que le bon Père eût adoucies s'il avait prévu la publication de sa correspondance, rien de compromettant pour la réputation du célèbre dominicain. Rien, excepté le fait même de ces épanchements dans un cœur de femme. Combien ne paraîtraient-ils pas plus opportuns, plus légitimes et plus nobles, s'ils s'adressaient à un confrère ou à quelque grand ami dans le monde!

Mais jusqu'ici, on n'a publié, de la correspondance du P. Didon, que des lettres à deux femmes, où il ne s'agit pas seulement de direction spirituelle, mais d'une sorte de secours mutuel et de consolation réciproque dans les épreuves de la vie.

Cela dit, et la noble amitié de M^{me} Swetchin pour Lacordaire rappelée, ce Lacordaire qui fut un maître et un modèle pour le P. Didon, reconnaissons la belle élévation d'idées de ces lettres, où la grande âme du fougueux apôtre de Jésus-Christ est en perpétuelle ébullition.

Originaire du Touvet, né au pied des rochers du Grésivaudan, Henri Didon fut, toute sa vie, un ardent amateur des cimes, celles des Alpes et celles des vertus surnaturelles. Rien de plus beau que ses appels répétés à monter, monter toujours, par le chemin du sacrifice, jusqu'à Dieu. Rien de plus solide que sa dévotion, qui est bien le dévouement total de l'être à Dieu. Jésus-Christ est le centre de sa vie, surtout à partir des années où il prépare sa grande histoire de Jésus. Mais dès l'âge de seize ans, il s'est consacré au service du Seigneur, et il n'a jamais dévié de la ligne que s'est tracée sa jeunesse.

Comme il se raconte beaucoup lui-même, associant sa correspondance à son action apostolique et à sa propre ascension vers les sommets spirituels, c'est toute sa vie que nous retrouvons dans ces lettres, qui s'échelonnent de 1874 à 1895.

Ses premiers succès de prédicateur le firent tout de suite comparer à Lacordaire. Bientôt, les idées républicaines, qu'il aimait à proclamer, suscitérent le mécontentement des royalistes. Des hardiesses de langage, touchant parfois à l'erreur, jetèrent de l'huile sur le feu. La fougue de l'orateur n'était pas toujours compatible avec la précision des distinctions théologiques.

(1) Lettres du R. P. Didon à M^{me} Caroline Commanville, 1874-1895, Paris, Plon, 12 vol.

Les conférences de 1879 à Saint-Philippe-du-Roule sur l'indissolubilité du mariage et le divorce, orthodoxes pour le fond, avaient un accent auquel la chaire n'était guère habituée.

Par déférence pour les réclamations d'un grand nombre de catholiques, l'archevêque de Paris, le cardinal Guibert, pria le P. Didon d'interrompre ses conférences, tout en déclarant qu'il avait lu les trois premières et « n'y avait rien trouvé à redire, ni pour le fond, ni pour la forme, sauf peut-être que la question aurait pu être traitée de cette manière aussi bien dans n'importe quelle enceinte que dans une église ».

L'année suivante, même effervescence, à propos d'un Carême à la Trinité, où le P. Didon traitait son sujet favori, la réconciliation du catholicisme avec la société moderne. Question brûlante, où l'orateur... se brûla. C'était, croyait-il, sa mission d'opérer cette réconciliation. Il l'écrivit plus d'une fois à M^{me} Commanville, mais on ne voit pas bien sur quelles bases se conclurait le traité de paix entre l'Eglise et les idées modernes. Comme M. Bellessort l'a fort justement dit dans sa chronique du *Journal des Débats*, la généreuse éloquence du P. Didon « ouvre beaucoup de fenêtres, mais les horizons qu'elles nous découvrent sont toujours un peu brumeux ».

Cette brume était favorable aux controverses. La presse s'en mêla, tant et si bien que, pour obtenir la paix, l'autorité ne trouva rien de plus simple que l'expédient ordinaire : écarter l'objet du litige. Le général des dominicains, le P. Laroque, appela le P. Didon à Rome, pour l'envoyer de là au couvent de Corbara, en Corse, avec interdiction de prêcher et d'entendre les confessions.

Une lettre du 9 avril 1880 raconte à M^{me} Commanville l'entrevue avec le général :

« J'ai trouvé devant moi un homme résolu à tout, renseigné sur tout, qui ne m'a pas demandé la moindre explication sur ma doctrine et sur mes conférences, qui m'a dit à peu près ceci : « Vos prédications ont produit un effet déplorable; vous n'êtes pas » un apôtre, vous êtes un tribun; vous n'avez pas l'esprit de » l'évangile, vous ne convertissez pas les incroyants, vous les » raffermissez dans leur incrédulité, vous compromettez l'ordre ». J'ai écouté tout cela en silence, une force du dedans me semblait dire : « Tais-toi ». Je me suis tu et j'ai dit à mon général : « Alors, » mon révérendissime Père, que voulez-vous que je fasse? » Il a hésité un moment, puis il a dit : « Eh bien, vous irez en Corse, à » Corbara, dans un couvent solitaire; vous vous abstenrez de » tout ministère, vous prierez et vous étudierez; c'est la piété » surtout qui fait les apôtres et vous pouvez en être un grand ».

L'obéissance du P. Didon fut admirable, quoiqu'elle manquât un peu de simplicité. Il n'a pas l'air de se douter qu'il y ait eu de son côté culpabilité ou erreur. Il parle couramment de « l'injustice » dont il est victime, mais se déclare heureux de souffrir pour la grande œuvre de sa vie, l'harmonie entre le catholicisme et la société moderne, œuvre qui « est trop grande, trop divine pour ne pas réclamer des martyrs ».

On se rend compte du drame qui se joue dans cette âme éprise d'un grand idéal, réduite à un silence forcé et tentée, par moments, de bondir pour revendiquer son « droit divin outragé » (I, p. 191). Quelle souffrance de se taire, quand on a tant à dire et qu'on apportait la parole du salut! « La consigne est de dormir; malheur à ceux qui n'ont pas sommeil » (II, p. 2.).

Il faut comprendre l'ardeur de cet apôtre et aussi sa noble illusion d'être seul à deviner le moyen de ramener le monde au Christ. S'il était évêque — on a songé pour lui à cette porte d'évasion, et la perspective le fait rêver un moment — il pourrait agir et parler sans rendre compte à personne, sauf au Pape. Mais comment se bercer de l'illusion qu'on lui offrirait un siège épiscopal au moment

de sa disgrâce? Aussi, ce vague espoir ne le retiendra pas longtemps.

Faut-il s'étonner alors de l'entendre se comparer à Prométhée enchaîné sur son rocher ou à un prisonnier dans ses oubliettes :

« Parfois, j'ai comme un vertige quand je me vois refoulé, emprisonné, muré par des hommes qui me traitent à la façon d'un communard... (je ne leur en veux pas); quand je me considère jeté ici, sans défenseur, et sans qu'un seul mot doux et bon ait été dit après huit mois, par ceux qui m'ont frappé; quand je pense que d'un bond je pourrais briser ces chaînes; quand je me sais des griffes terribles et que je veux être et que je suis plus doux qu'un agneau muet sous le ciseau du tondeur; quand je considère que, sous le nom de l'obéissance, on peut m'ensevelir comme un mort... et que je resterai mort; quand j'entends mes idées rouler dans ma tête comme un torrent qui emporte des quartiers de roches ébouloées, quand je regarde les âmes se perdre, et moi, qui les aime, moi qui les voudrais sauver, moi qui ai commencé à les sauver, immobile, enchaîné, sans voix; quand je songe que ceux qui me lient ainsi sont des hommes que je mesure, que je trouve de courte taille... bref, amie, vous comprenez, n'est-ce pas, la douleur terrible et vous sentez qu'une seule force peut soutenir : le Christ. Il est ma foi ardente, il n'est pas, pour moi, un être vieux de deux mille ans, c'est un *contemporain Eternel*. Je le sens en moi, au-dessus de moi, devant moi, il est l'Idéal que nul être n'a rêvé, et qui nous dominera toujours » (I, p. 152).

Certes, elle était belle, sa prison, dont les murs étaient, si l'on peut dire, les flots bleus de la Méditerranée, et M. Bellessort félicite le P. Didon d'avoir eu tant de mois de travail tranquille dans un admirable site : « Que ne sommes-nous dominicains et condamnés par Rome à une aussi douce et fructueuse pénitence! »

Où, mais tout est relatif, et allez donc dire à Napoléon qu'il a bonne vie dans son île d'Elbe!

Discipline admirable qui, d'un mot, refoule dans la solitude, loin de Paris, théâtre de ses conquêtes, un orateur qui se sent une force capable de renouveler son siècle. Mais ne s'exagère-t-il pas son malheur? Il y a présomption à se croire si nécessaire à une cause. Si Dieu veut qu'elle triomphe, il ne lui coûtera rien de susciter un autre grand homme, aussi fort et plus prudent que celui-ci. La vraie mission du P. Didon n'était-elle pas ailleurs que dans les chaires de Paris?

Quoi qu'il en fût, l'épreuve fut féconde. La cause de Dieu ne perdit rien à l'obéissance. Jamais le P. Didon n'aurait trouvé le loisir de préparer son *Jésus-Christ*, s'il était resté à Paris. Le monument qu'il a élevé dans sa solitude a été plus utile que le retentissement éphémère d'une parole hardie, qui provoquait sans doute plus d'oiseuses discussions que de résultats pratiques.

Cet immense travail sur la vie de Jésus fut la consolation et la joie de son exil. Bientôt, ses lettres à M^{me} Commanville ne tournent plus qu'autour de ce grandiose sujet. Et l'on assiste jour par jour à la lente germination de l'œuvre. Que d'études à Corbara, que de voyages au sortir de l'exil — deux pèlerinages en Terre Sainte, un séjour aux universités d'Allemagne — que de méditations et de prières, que de souffrances aussi pour élever, pierre par pierre, ce monument! Chaque chapitre, encre encore humide, est confié à la poste pour être soumis à la censure de M^{me} Commanville, qui, décidément, ne devait pas être la première venue; les observations qu'elle fait, les changements qu'elle suggère sont toujours les bienvenus et presque toujours ratifiés par le confiant auteur, dont la souplesse est ici assez inattendue.

Ne fût-ce que pour l'intérêt que présente l'éclosion de cette grande œuvre, ces lettres méritaient d'être publiées. On songe à Flaubert, pour qui le P. Didon professe une admiration et une

indulgence exagérées, quand l'auteur de *Jésus-Christ* avoue, lui aussi, qu'il connaît les affres du style :

« Croiriez-vous que j'ai passé toute la matinée, de 8 heures à midi, à faire le croquis de Nazareth, et que je suis resté buté à la première phrase? Voilà une de ces surprises désagréables pour l'écrivain, qui s'imagine que tout coule de source. Je vais m'y remettre ce soir et demain, jusqu'à ce que mon paysage soit réussi » (II, p. 108).

Pour la préparation de son VI^e chapitre, où il décrit l'état d'esprit des Juifs à l'apparition de Jean-Baptiste, il compulse autant de volumes que l'auteur de la *Tentation de saint Antoine* pour l'étude de l'école d'Alexandrie :

« Il m'a fallu lire en résumé cinq ou six volumes allemands, consulter les pseudo-épigraphes de l'Ancien Testament, le livre d'Hénoch, le psautier de Salomon, Flavius Josèphe et Philon, mettre bien à leur point les divers partis qui, à ce moment de l'histoire, diviseront les Juifs, la fraction intranquillante des pharisiens, montrer où en était l'idée et l'attente messianiques, jusqu'à quel point elle enflammait les esprits et agitait la conscience populaire; il m'a fallu consulter Ewald, Schurer, Longen, Reuss, Derembourg, Cohen, etc... Bref, j'ai dû entrer dans la peau d'un pharisien d'Hillel et dans celle plus coriace d'un zélote; j'ai dû me faire sadducéen, devenir un brave homme du temps de Ponce-Pilate, pour donner sa physiognomie vraie et sa réalité historique à ce grand ermite qui va mettre en mouvement tout le peuple juif et lui montrer son Messie » (II, p. 132).

C'est de Flavigny que ces lignes sont datées. L'exil est fini, mais il a été trop court pour l'achèvement de l'œuvre, dont la rédaction proprement dite n'était même pas commencée. Aussi, le P. Didon ne la terminera que dans la solitude de Flavigny, où il poursuivra, somme toute, sa vie de Corbara dans le travail silencieux de sa cellule. Les grandes visées de l'orateur semblent reléguées; le prédicateur s'est mué en écrivain.

Plus tard, il fut nommé directeur de l'école d'Arcueil, fondée par Lacordaire. En 1892, il prêcha à la Madeleine de Paris une série de conférences sur la foi en la divinité de Jésus-Christ. Elles eurent un succès plus paisible, mais non moins grand que les précédentes.

On sait que le P. Didon parut en 1891 au Congrès des catholiques à Malines. Venu en simple auditeur, il céda aux instances du comité organisateur en improvisant un vibrant hommage à la Belgique catholique, terre de la liberté et de l'énergie.

La mort subite le surprit à Toulouse, en 1900, à cinquante-neuf ans, en route pour Rome. Trois jours auparavant, il avait écrit sa dernière lettre à M^{me} Commanville. Mais le recueil publié s'arrête avant cela, en 1895. Ce n'est, après tout, qu'un choix de lettres; comment se défendre de l'idée que l'on a supprimé les invectives les plus brûlantes? Nous sommes tenté de lire entre les lignes, quand les points de suspension arrêtent un sursaut d'indignation.

Incomplet peut-être, le recueil est intéressant dans toutes ses parties; c'est un document de vie, la parole toute chaude d'une grande âme.

PAUL HALFLANT.

CATHOLIQUES BELGES

employez

les timbres d'ORVAL

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Le Béguinage de Bruges par l'abbé Rodolphe Hoornaert

Le Béguinage princier de la Vigne fondé en 1245, c'est-à-dire définitivement érigé en paroisse, à cette date, par Marguerite de Constantinople, comtesse de Flandre et l'évêque de Tournai, Walter de Marvis, a trouvé dans l'abbé Hoornaert, son recteur actuel, un historien éloquent et véridique et même un chœur inspiré. Dans un volume d'une impression élégante poussée jusqu'à la coquetterie, qui fait singulièrement honneur à la maison Desclée De Brouwer en passe de rajeunissement, l'abbé Hoornaert, digne héritier d'un nom synonyme de poésie et d'érudition, celui de son oncle, ancien curé aussi du béguinage brugeois, nous narre les sept siècles d'existence de la célèbre institution, décrit sa règle et retrace sa vie. Illustrée d'une série de photographies qui nous restituent le cadre de l'antique hof ou enclos sous tous ses aspects, si cher aux pèlerins de l'art, cette monographie complète et rectifie au besoin le livre du chanoine Hoornaert : *Ce que c'est qu'un béguinage*. Il fallait pour l'écrire une rare connaissance des sources et presque la divination des secrets du passé, un sens aigu de la spiritualité. Il fallait joindre à la sagacité de l'historien, interprète des documents, la pénétration de l'ascète et j'ajouterais même les dons de l'artiste, pour faire sourdre la vie sous les textes éteints, et pour peindre les réalités présentes avec la vivacité et la fraîcheur de ce coloris. Rien de tout cela ne manque à l'auteur qui, par surcroît, se sert d'une langue très personnelle, très imagée jusqu'à se libérer même des scrupules du purisme.

* * *

Elles ne sont pas les moins précieuses ces premières pages où il s'applique à nous donner, d'après les plus récents travaux, une idée juste du béguinage en général. Il semble bien que le sens péjoratif du terme : béguine, se justifie par le caractère d'une innovation qui parut à plusieurs trop hardie et presque révolutionnaire. Le béguinat serait né, en effet, aux environs du XIII^e siècle, d'un besoin fortement ressenti d'une sorte d'émancipation de la vie monastique proprement dite, de la tendance à réaliser l'idéal de la perfection en s'affranchissant et des barrières de la clôture et de la servitude des vœux. Pratiquer librement les vertus de ces vœux sans rompre avec le monde, en continuant à vaquer à ses occupations : telle serait l'idée primitive génératrice de l'institution béguinale. Ce n'est donc pas, comme on l'a longtemps répété, un juste-milieu, une sorte de compromis entre le cloître et le siècle; ce n'est pas même un tiers-ordre, qui est, en somme, un pieux laïc, c'est l'état religieux observé avec plus de liberté au sein du monde. Il y eut de ces « pieuses femmes » qui vécurent ainsi dans le stade de la dispersion auquel, du reste, ne tarda pas à succéder l'association largement entendue pour aboutir au groupement local dans une maison commune ou dans un même quartier. C'est la cour, *curtis*, le hof, l'enclos : le béguinage proprement dit, avec sa chapelle centrale, entourée d'humbles maisonnettes, avec son infirmerie, et, par une inévitable conséquence, avec une direction exercée par les *maîtresses* des mansions et, à leur tête, la *Grande Maîtresse*. D'abord soumis au clergé paroissial, les enclos ne tardèrent pas à être érigés en paroisses autonomes par l'autorité religieuse, en même temps, à peu près, que les Princes leurs protecteurs les affranchissaient de la juridiction civile.

Il faut bien reconnaître que cette modalité de la vie religieuse répondait à des exigences légitimes puisque, éclairé par Jacques de Vitry, Innocent III consacra définitivement le régime des « Béguines encloses » comme les appelle l'abbé Hoornaert.

Fait très curieux : l'institution se recrute d'abord dans la classe ouvrière, pour s'agréger insensiblement la classe bourgeoise et la noblesse.

Le béguinisme médiéval fut une grande école d'ascétisme et

même un foyer de vie mystique. Il peut revendiquer une lignée de saintes — béguines isolées ou encloses — parmi lesquelles Elisabeth de Hongrie et Marie d'Oignies. Il paraît même établi que la célèbre école flamande de mystique, dont Ruysbroeck et Thomas à Kempis sont la gloire, est directement issue du béguinisme du moyen âge. Preuve manifeste que la contemplation en fut l'âme.

* * *

Conformément à ces données historiques générales, les premières béguines brugeoises, jeunes ouvrières de l'industrie drapière, se réunirent pour mener la vie commune près du lac d'Amour, proche l'hôpital Saint-Jean, très vraisemblablement sous la direction des Dominicains, très attachés à l'institution, qui les formèrent au régime des béguines encloses et durent même certainement prendre une part importante à l'érection de l'Enclos de la Vigne en paroisse autonome. C'est chose faite en 1245 et cette date est celle de l'entrée du béguinage dans l'histoire.

Qui eût prévu alors que l'humble Vigne brugeoise étendrait ses pampres à travers sept siècles et que, battue par tous les orages aucune tempête ne parviendrait à la déraciner? Qui eût prévu qu'après avoir essuyé des dévastations capables de la faire mourir elle refluierait au XX^e siècle avec un merveilleux éclat?

Ses débuts furent d'emblées marqués par une admirable ferveur. A les juger par la Règle primitive, l'Enclos apparaît comme une oasis de paix silencieuse, d'ardente contemplation, où s'épanouissent les vertus librement pratiquées des conseils évangéliques, où retentit aux heures canoniales la sainte psalmodie.

Si un discrédit général enveloppa au XIV^e siècle tout l'Ordre béguinal, l'Enclos brugeois, fermement orthodoxe, n'en fut pas trop compromis puisque nous le voyons, dès le début de l'âge suivant se développer en pleine prospérité, environné d'une telle popularité et d'une faveur si insigne que pas une des princesses du pays ne faisait son entrée à Bruges sans avoir reçu des Béguines, allant à leur rencontre jusqu'à la Porte Sainte-Croix, une couronne de roses, dont Marguerite d'York, par exemple, se parait, avant de pénétrer dans la ville, par dessus sa couronne comtale.

Passé au XVI^e siècle la houle des Gueux; et c'est la profanation d'abord, puis l'incendie de l'église. Mais, comme le phénix, l'Enclos renaît de ses cendres. Voici la renaissance des siècles suivants, XVII^e et XVIII^e, marquée par une orientation nettement liturgique. La vie de chœur devient la dominante de l'existence béguinale. La célébration de l'office prend une telle importance que l'Enclos, évoluant dans le sens et peut-être sous l'inspiration des Chapitres nobles de Sainte-Waudru à Mons, de Sainte-Gertrude, à Nivelles, adopte le régime aristocratique et, à l'instar des Chanoines séculiers, accepte l'émission des vœux — la pauvreté exceptée, — auxquels répugnait l'institution primitive.

Mais une violente tempête allait s'abattre sur le Béguinage que peuple et princes avaient honoré et protégé à l'envi : la Révolution française se rua sur l'Enclos avec sa rage persécutrice pour lui arracher les biens nécessaires à son existence et, souvenir odieux dont notre patriotisme rougit, ce qui avait échappé à la rapacité révolutionnaire fut la proie du sectarisme des Chambres belges, par la législation spoliatrice qui, en 1866, condamna les Béguines à la mort par inanition pour ne pas les assassiner d'un seul coup. La guerre mondiale paracheva l'œuvre de destruction d'un des plus beaux legs du passé et il semblait bien que l'heure était venue de rouler sur l'antique institution la pierre du tombeau, lorsque le souffle de Dieu ranima l'étincelle de vie et en fit jaillir une merveilleuse splendeur. Une transformation s'est opérée qui est une résurrection à une vie nouvelle de l'antique *Vinea*.

* * *

Il n'était pas dit que le vieux Béguinage du lac d'Amour, perdu dans son nid de verdure, pétri de traditions séculaires, ancré au cœur des vrais Brugeois, chéri des esthètes s'engloutirait dans l'abandon. Non, mille fois non, ses racines étaient trop vivaces, un nouvel afflux de sève allait faire refluier la Vigne mystique.

Tout en restant fidèle à ses traditions, à l'esprit de ses constitu-

ions sainement entendues, l'institution s'est modernisée, adaptée aux nécessités présentes.

Elle reste une école de contemplation, elle recueille comme son plus précieux héritage l'amour de l'office divin, mais, développant ses formes du passé, elle s'est retrempee dans la liturgie au point d'en faire son climat, son atmosphère, mieux sa raison d'être, son âme.

Pie X que l'abbé Hoomaert appelle à juste titre le grand Pie X, le Pape de l'action surnaturelle qui a sauvé l'Eglise du modernisme, qui a su accomplir la plus puissante réforme disciplinaire réalisée depuis le XVI^e siècle, la réforme eucharistique, fut aussi le promoteur du renouveau liturgique et de la restauration du chant sacré. Il a dit cette grande parole : « La liturgie est la source première et indispensable du véritable esprit chrétien. »

La reviviscence de l'Enclos brugeois n'est autre chose que l'application de cette parole, prise à la lettre.

La vie de la béguine sera *informée* par la liturgie, rythmée sur la messe, sur l'office, la messe vécue, où elle joint son oblation à celle de la Victime divine, par laquelle elle collabore au sacerdoce édempteur du Christ, le bréviaire médité par lequel elle s'associe au sacerdoce intercesseur du Christ. Avec son hostie symbolique, elle a le matin déposé sur la patène toute sa journée; on la lui a rendue vivante, consacrée; tout le long du jour, à chaque sacrifice, à chaque renoncement, elle se souvient qu'elle est donnée.

Sa journée se déroule, reflétant la vie des bienheureux, au sein de la Trinité sous le recueillement de l'oraison matinale devant le trône du Père à qui s'adresse toute oblation, de l'oraison méridienne en l'honneur du Fils par qui se fait toute oblation, de l'oraison vespérale, sous les auspices de l'Esprit en qui se consomme toute oblation.

Vie liturgique scandée sur la vie du Christ, sur la succession des états et de ses mystères, vie d'union profonde avec Lui, vie chrétienne parfaite, vie béguinale par excellence.

Et alors, par une suite naturelle, a surgi le besoin de faire refluer cette vie sur le monde par l'apostolat liturgique.

Acquérir la science de la liturgie, par l'initiation à toutes les branches qui la composent, dogme, ascétisme, langue latine, arts, travaux de l'aiguille, du fuseau, du pinceau; créer des ouvroirs, fonder dans chaque paroisse un centre de vie liturgique, propager partout cet ensemble de connaissances et de pratiques qui rentrent dans le service divin; en un mot, devenir les zélatrices de la liturgie; telle est désormais la mission extérieure des Béguines de Bruges qui, pour mieux se définir dans cette moderne évolution de leur antique Enclos, s'appellent maintenant de ce beau nom si expressif : les *Filles de l'Eglise*.

Et l'idée est en marche, elle est une idée force qui remue les âmes; les vocations se multiplient, il en vient de France, d'Angleterre où la détresse liturgique est plus navrante et suscite plus de dévouements; il en vient aussi de Belgique, mais pas encore en nombre suffisant pour répondre à l'ardent désir des béguines brugeoises de se consacrer d'abord à leur pays.

On ne rêve pas vie plus céleste menée ici-bas dans un cadre mieux approprié, dans la cité de la paix, dans une solitude plus sacrée, dans un asile plus imprégné de simplicité joyeuse.

J. SCHYRGENS.

ÉTATS-UNIS

Edison

Dans le dernier numéro des *Nouvelles littéraires*, M. Marcel Boll écrit à propos d'une vie d'Edison qui vient de paraître :

La notoriété d'Edison provient, en grande partie, des aspirations naïvement orgueilleuses d'un peuple jeune, qui se croit le premier *of the world* et qui tient à se forger des idoles. Il vient de paraître un volume illustré, intitulé *Edison* (218 pp., 18 fr., Payot), dont il est bien inutile de rappeler les noms du biographe américain et de l'adaptateur français, puisqu'ils n'ont su se garder ni des erreurs scientifiques, ni des fautes de traduction. Ce livre ne peut guère servir qu'à préciser, d'une façon aussi objective que possible, ce qu'il faut penser de Thomas Alva Edison (né dans l'Ohio, en 1847), de l'homme et de son œuvre.

Edison s'est laissé attribuer à tort l'invention du microphone, qui est due à l'Anglais Hughes, ainsi que celle du phonographe, dont l'idée première remonte à son compatriote, Graham Bell. Il eut plutôt le génie de l'amélioration que de l'invention vraiment neuve. Faisons exception pour son accumulateur au nickel, qui ne parvint pas toutefois à remplacer l'accumulateur du Français Planté. Signalons aussi sa découverte de la lampe à incandescence à filament de charbon, qui marque un progrès notable, quoique transitoire, dans la technique de l'éclairage.

Cette dernière invention est instructive à plusieurs égards. Pour trouver une matière appropriée aux filaments, il envoya des gens dans tous les pays du monde, avec la mission de recueillir et d'expédier toutes les espèces de fibres végétales qu'ils pourraient se procurer. Ceci fait, il prit la peine de les essayer toutes, au hasard, sans aucune idée directrice : par là, Edison prouve que la documentation et la réflexion lui coûtent plus que la besogne matérielle, le « bricolage », qui est aux antipodes de la véritable recherche scientifique.

C'est aussi en manipulant les lampes électriques, qu'il s'aperçut de l'émission d'électrons par les filaments incandescents; pour lui, cet effet secondaire n'était vraisemblablement qu'un inconvénient qu'il fallait éliminer, mais dont l'étude ne méritait pas une perte de temps : son étroitesse de vues le fit passer à côté de la découverte et de l'exploitation d'un phénomène essentiel, qui, après l'Anglais O. Richardson, devait servir de base à la radiotélégraphie et à la radiophonie...

Edison fut toujours un grand ignorant. Il avoue, avec une certaine pointe de satisfaction, n'avoir jamais saisi la signification des formules algébriques. A ses yeux (ouvr. cité, p. 37), la meilleure explication du télégraphe fut celle que lui donna un vieil Écossais : « Supposez, disait-il, que vous ayez un basset allemand, assez long de corps pour aller d'Edimbourg à Londres. En lui tirant la queue à Edimbourg, il aboiera à Londres. Je vois bien cela, mais je renonce à comprendre ce qui se passe à travers le corps du chien ou le long du fil ». Un homme, qui, dans sa propre spécialité, se maintient à ce niveau intellectuel, peut occuper un million d'ouvriers et amasser des millions de dollars : c'est peut-être un grand industriel, ce ne sera jamais un savant. Il se situe bien au-dessous de son compatriote Michael Pupin, qui, nous l'avons vu (15 février 1930), réalisa la téléphonie intercontinentale.

Une vie comme celle d'Edison constitue le plus bel exemple à ne pas suivre, plus exactement à ne pas pouvoir suivre : « soyez Edison » est un conseil aussi absurde que « soyez Inaudi ». Edison possède de toute évidence une imagination vive, un pénétrant instinct commercial, et, surtout, la capacité de mener de front plusieurs entreprises à la fois. Il attache lui-même une importance primordiale au dur labeur, à la patience sans bornes, à la bonne humeur indéfectible vis-à-vis des pires échecs; il peut rester sans dormir plusieurs jours de suite, en s'accordant de temps à autre une demi-heure de repos; c'est là un cas exceptionnel d'activité débordante, congénitale, qui n'a aucune chance de se répandre parmi les hommes. Il s'est d'ailleurs défini tout entier dans cette boutade fameuse, empreinte à la fois d'énergie et de vulgarité : le génie — il faudrait dire : la réussite — « se compose d'un centième d'inspiration et de quatre-vingt-dix-neuf pour cent de transpiration ».

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

La Scène

REVUE CATHOLIQUE DU THÉÂTRE

Directeur : Paul FASBENDER, O. P., 93, rue Saint-Maur, Liège. — Tél. 175.04.

Rédacteur en chef : Gaston PULINGS, 10, avenue des Taillis, à Watermael (Bruxelles). T. 873.52.

Comité de rédaction : Henri BILLON, Thomas BRAUN, Henri DAVIGNON, abbé J. DESMET, Albert FASBENDER, Michel de GHELDERODE, Robert GUIETTE, Oscar LEJEUNE, Paul de MONT, abbé PETRE, Roger PIRSON, Marcel SCHMITZ, Baron Firmin van den BOSCH, Paul WERRIE.

Rédaction : 10, avenue des Taillis, Watermael.

Le problème du comique et du rire	PAUL NÈVE DE MEVERGNIES.
Au Vlaamsche Volkstoneel	MARCEL SCHMITZ.
Le paysan qui meurt	PAUL WERRIE.

Le problème du comique et du rire

La solution bergsonienne et le profit que des comédiens peuvent en tirer.

Vous n'ignorez sans doute pas que l'explication du comique et du rire se heurte à plusieurs problèmes et que les philosophes n'ont pas laissé de s'y intéresser. Mais, comme il arrive souvent, et peut-être même toujours, quand les philosophes se mêlent de dire leur mot sur une question, la plus belle divergence se manifeste dans les solutions qu'ils ont proposées.

Les uns ont dit : le rire est l'indice d'un effort qui rencontre tout à coup le vide; il vient d'une attente qui se résout subitement en rien. D'autres ont dit : le comique résulte d'une exagération ou, au contraire, d'une dégradation; on obtient un effet risible en parlant de petites choses comme si elles étaient grandes, ou de grandes choses comme si elles étaient petites.

D'autres encore ont dit : Ce qui nous fait rire, c'est l'absurde réalisé sous une forme concrète, une « absurdité visible ».

Enfin, pour ceux qui se contentent d'une explication facile et superficielle, la cause du rire, c'est le contraste. Et c'est l'idée la plus généralement admise.

Ou plutôt, c'était l'idée la plus généralement admise jusqu'au moment où parut un philosophe qui déclara : le comique ce n'est pas tout cela; il y a sans doute de tout cela dans les choses risibles, mais rien de tout cela n'est l'essence du comique. L'essence du comique, c'est tout autre chose que cela. Ce philosophe, c'est M. Bergson et je crois, pour ma part, que sa théorie du rire, son essai sur la signification du comique, c'est ce qu'il y a de mieux en la matière.

C'est, en tous cas, extrêmement intéressant.

Si vous le voulez bien, je vais vous indiquer les grandes lignes de la théorie bergsonienne, vous signaler ses mérites, et, sur certains points, ses défauts, et, après cela, vous montrer le profit, non seulement général et lointain, mais immédiat et spécial, que des comédiens peuvent en tirer.

Toutefois, une précaution doctrinale s'impose. La théorie Bergsonienne du rire se rattache par des liens très étroits au système philosophique de M. Bergson. Or, ce système philosophique est à base d'erreur et Dieu me garde de vous entraîner dans le tour-

billon de l'Évolution créatrice! Mais on peut parfaitement couper tous les liens compromettants, isoler du système cet essai sur la signification du comique et, moyennant quelques retouches, le rattacher à un système complètement rassurant. Ce rattachement, je ne le tenterai pas ici. Qu'il vous suffise de savoir qu'il est possible et qu'on peut utiliser le bergsonisme du rire sans mettre le doigt dans l'engrenage du bergsonisme de l'intuition.

* * *

Avant de dire ce que c'est que le comique et à quoi rime le rire, il faut dire où on les trouve.

Or, on ne les trouve que chez l'homme et dans les choses humaines. L'homme est non seulement le seul animal qui sache rire, c'est aussi le seul animal qui fasse rire. Une chose, au naturel, — un paysage, par exemple — ne fait jamais rire. Nous rions d'un singe habillé ou d'un chapeau coiffant une tête, mais ce qu'il y a de comique dans ce cas, c'est la fantaisie humaine qui se manifeste dans l'habillement du singe et dans la forme du chapeau.

D'autre part, le rire a pour condition chez l'homme, l'indifférence, l'absence d'émotion. Montrez-moi la chose la plus risible, il me sera impossible d'en rire si j'éprouve à son endroit ou à cause d'elle, un sentiment quelconque de sympathie, de pitié, de crainte ou de répulsion. Le comique ne naît et ne se développe que dans une atmosphère d'insensibilité.

Enfin, le rire exige une sorte de complicité, ou, en tous cas, une sorte de communauté. On ne rit guère quand on est seul et même on ne rit guère quand on n'est pas à l'intérieur du cercle où le comique exerce son action. En train, il nous arrive constamment d'entendre des voyageurs se raconter entre eux des histoires qui les font rire aux larmes et nous-mêmes nous ne rions pas, non pas par une sorte de pudeur ou de discrétion, mais parce que nous ne sommes pas *dans le cercle*.

Cela étant, je veux dire telles étant les conditions du rire, voyons ce que c'est que le comique et pourquoi le comique fait rire.

Le comique, d'après M. Bergson, c'est *du mécanique plaqué sur du vivant*. Formule un peu elliptique et simpliste qui demande des éclaircissements.

Nous vivons en société, c'est-à-dire dans un état de solidarité et de dépendance qui fait que nos manières d'être et d'agir intéressent, sinon l'humanité tout entière, du moins un certain nombre de nos semblables. La vie sociale exige de chacun d'entre nous non seulement une certaine adaptation de notre personne et de nos actes aux usages, aux conventions, aux habitudes que la vie sociale consacre, mais encore une certaine collaboration aux besognes qu'elle impose. Faute de quoi nous sommes pour la société une gêne ou un poids mort. Or la routine, la négligence, la paresse, la distraction avec lesquelles nous observons les conventions sociales et avec lesquelles nous accomplissons les besognes sociales, font paraître souvent dans ce que nous sommes et dans ce que nous faisons une sorte de durcissement qui peut compromettre la sou-

plésse de notre adaptation, en une sorte de raidissement qui peut compromettre l'utilité de notre collaboration, — en un mot une sorte d'automatisme mécanique là où il faudrait une spontanéité vivante.

Et cela c'est un danger, une menace pour la vie sociale.

La façon dont la vie s'y prend pour conjurer ce danger qui la menace lorsqu'elle prend, parmi des hommes, la forme sociale, c'est de faire du mécanique du comique et de l'exposer au châtiement ou à la correction du rire.

Quelqu'un, devant nous, en rue, manque la bordure d'un trottoir et tombe. Nous rions, surtout si la victime a cet air grave des gens qui réfléchissent à tout ce qu'ils font. Pourquoi rions-nous? Mais précisément parce qu'on ne se mêle pas d'être un monsieur respectable ou une dame élégante si l'on ne sait pas escalader convenablement la bordure d'un trottoir. Ce n'est pas très difficile, mais il faut tout de même, pour cela être, dans une certaine mesure, à son affaire et ne pas aller en rue comme une machine. Vous tombez, tant pis pour vous. Je trouve ça drôle — ou plutôt mon instinct social me fait trouver ça drôle; et je ris, afin de vous ôter l'envie de recommencer. Remarquez que si vous vous cassez la jambe ou que si j'ai pour vous beaucoup de respect, je ne rirai pas, mais alors j'obéirai à une autre impulsion de ce même instinct social.

Donc, le comique c'est du mécanique plaqué sur du vivant et le rire est le châtiement de cette manière d'offense faite à la vie.

Pour qui connaît, ne fût-ce que superficiellement, la philosophie bergsonienne, l'idée que la vie suscite le comique et l'utilise pour se défendre contre les menaces qui pèsent sur la société humaine, apparaît comme très chargée d'« évolution créatrice » et c'est ici qu'il faut le plus minutieusement veiller à couper les liens compromettants. Aussi bien rien n'est plus facile — et nous-mêmes nous l'avons déjà fait en parlant tout à l'heure de l'instinct social — dont le concept n'a rien de proprement bergsonien.

Mais le point sur lequel il paraît difficile de marquer son accord à M. Bergson, c'est la définition du rôle que remplit le rire. Pour M. Bergson, le rire est un châtiement : « Fait pour humilier, il doit donner à la personne qui en est l'objet une impression pénible. La société se venge par lui des libertés qu'on a prises avec elle ».

Pour ma part, je crois que le rire est beaucoup moins un châtiement qu'un avertissement et je n'en veux pour preuve que ceci, sur quoi M. Bergson lui-même insiste à plusieurs reprises : à savoir que le raideur ou l'automatisme doit, pour être comique, être inconscient et involontaire. Si le rire était un châtiement, on ne voit pas pourquoi le comique dépendrait de cette condition. Si l'automatisme est conscient et volontaire, il constitue à l'égard de la société une injure beaucoup plus grave et une menace beaucoup plus sérieuse, étant intentionnel et peut-être même de méchante intention. Alors pourquoi la société renonce-t-elle dans ce cas à châtier?

Au contraire, si le rire est un avertissement, on comprend très bien pourquoi l'automatisme conscient et volontaire ne provoque pas le rire : l'avertissement, dans ce cas, est inutile. Si le monsieur que nous voyons trébucher sur un trottoir le fait manifestement exprès, nous ne rions pas précisément parce que nous n'avons pas à l'avertir d'une chose qu'il sait.

Mais alors il suit de là que le rire n'est pas une réaction de la société qui cherche à se défendre contre une menace qui pèse sur elle; il est une réaction de la société qui cherche à défendre l'un de ses membres contre une menace qui pèse sur lui. Au total, le résultat est sans doute le même, car la société en défendant ses membres se défend elle-même. Mais au point de vue psychologique, la différence est grande, et la correction que je propose à l'égard de la théorie de M. Bergson revêt une importance considérable en ce qui concerne l'utilisation qu'en peuvent faire des comédiens, ainsi que je vous le montrerai tout à l'heure.

Pour l'instant, retenons seulement la définition bergsonienne du comique — le comique, c'est du mécanique plaqué sur du vivant — et voyons ce que des comédiens peuvent en tirer.

* * *

Faisons d'abord cette remarque générale : que la définition bergsonienne du comique ne peut pas être utilisée comme une formule à l'emporte-pièce. En analysant les effets comiques, on trouve qu'ils sont comiques pour une raison qui ne ressemble souvent que de très loin à la raison signalée par M. Bergson. Celle-ci doit

être considérée comme une idée centrale, comme un leit-motiv, et nous pouvons la comparer, à l'une de ces « étoiles » que l'on trouve dans les allées d'une forêt; de nombreuses avenues y aboutissent comme les rais d'une étoile et sur chacune de ces avenues s'embranchent des chemins de traverse. De « l'étoile » du comique partent ces larges avenues que sont le comique des formes, le comique des gestes, le comique des mots, le comique de situation, le comique de caractère etc. — et nombreux sont les chemins de traverse qui permettent de passer de l'un à l'autre sans remonter jusqu'à l'étoile.

Pour nous, examinant la théorie bergsonienne avec un souci pratique, nous parlerons de la comédie, laquelle se rencontre sans doute sur toutes les avenues, mais du point de vue spécial — qui doit être le nôtre — de son interprétation et non de sa création. Autre chose est de savoir ce qu'il faut mettre dans une comédie. Autre chose est de savoir comment on peut la mettre en valeur.

Nous descendrons les avenues et nous nous engagerons sur les chemins de traverse où peuvent se trouver pour nous, à cet égard, d'utiles avertissements.

Je ne vous en signalerai, pour ma part, que quelques-uns, car je suis beaucoup moins susceptible que vous de les apercevoir, n'étant pas, si j'ose dire, du métier. Mais, puisqu'il s'agit d'une théorie philosophique, je voudrais vous montrer, sur pièces convaincantes, qu'elle mérite de retenir votre attention.

* * *

Si nous nous engageons dans la direction du comique de situation, nous trouvons ceci : est comique tout arrangement d'actes et d'événements qui nous donne insérées l'une dans l'autre l'illusion de la vie et la sensation nette d'un arrangement mécanique.

Le comique de cet arrangement se trouve matérialisé dans ce modeste jouet, avec lequel, nous avons tous joué et qu'on appelle le diable à ressort. Le diable est enfermé dans une boîte, mais dès qu'on ouvre le couvercle, mû par un ressort, il surgit. « On l'aplatit, il se redresse : on le repousse plus bas, il rebondit plus haut. On l'écrase sous son couvercle et souvent il fait tout sauter. Je ne sais, — dit M. Bergson, — si ce jouet est très ancien, mais le genre d'amusement qu'il renferme est certainement de tous les temps. C'est le conflit de deux obstinations, dont l'une purement mécanique finit pourtant d'ordinaire par céder à l'autre qui s'en amuse. »

Eh bien, la scène que nous ont donnée, dans les *Fourberies de Scapin*, nos Argantes et notre Sylvestre au moment que celui-ci jouait au brigand, cette scène, il me paraît qu'elle a tiré tout son effet comique d'un arrangement qui ressemblait au diable à ressort. Chaque fois que Sylvestre violemment obstiné à terroriser Argante faisait mine de fondre sur lui, on voyait Argante s'aplatir le long de son énorme canne, tout comme le diable qui rentre dans sa boîte. Et quand le brigand s'éloignait, Argante pareillement obstiné à ne pas lâcher ses écus, se redressait le long de sa canne, tout comme le diable qui de nouveau fait sauter le couvercle. Par ailleurs la souplesse de l'attaque et la raideur de la défense nous donnaient précisément, « insérées l'une dans l'autre, l'illusion de la vie et la sensation d'un arrangement mécanique ».

Et pour que la théorie trouvât à s'appliquer exactement, le conflit des deux obstinations n'a pas laissé d'aboutir au triomphe de l'obstination vivante et à la défaite de l'obstination mécanique — car, pour finir, nous avons vu Argante définitivement écroulé au pied de sa canne, comme si son ressort s'était cassé.

Sûrement, sans le savoir peut-être, mais par un sens très juste des exigences de la comédie, notre Sylvestre et nos Argantes ont, l'autre jour, donné pleinement raison à M. Bergson (1).

Une répétition de mots nous livre, selon M. Bergson, le même genre de comique : il y a là, en effet, deux termes en présence, un sentiment comprimé qui se détend et une idée qui s'amuse à comprimer constamment le sentiment. Tel est le cas du « Sans dot » de l'*Avare* et du « Que diable allait-il faire dans cette galère », des *Fourberies*. Ce qui est drôle, en effet, ou tout au moins ce qu'il y a de plus drôle, c'est, non pas le mot, mais la répétition du mot. L'avarice d'Harpagon et celle de Géronte fonctionnent comme une mécanique : à la souplesse des attaques que dirigent entre elles l'astuce de Valère et la fourberie de Scapin, elles ne

(1) Représentation donnée par « Les Compagnons de Saint-Lambert »

savent opposer que l'uniformité d'une défense qui veut tout ignorer des exigences de la vie et du sentiment paternel.

Mais pourquoi le comique du « Que diable allait-il faire dans cette galère » est-il beaucoup plus marqué que le comique du « Sans dot »? M. Bergson ne le dit pas et il y a lieu de s'en étonner. A mon sens, le comique de la « Galère » dérive, en ordre principal, de ce que l'avarice de Géronte a pour effet, non seulement de transformer celui-ci en une mécanique, mais encore — et c'est là un danger infiniment plus grave pour Géronte, et c'est pourquoi nous rions beaucoup plus fort — de provoquer une sorte de décalage dans l'existence même de Géronte : les événements ont marché, Scapin a si bien travaillé que Géronte s'est exécuté : il a remis au fourbe les 200 pistoles que celui-ci lui réclamait. C'est maintenant chose faite. L'avarice de Géronte n'y peut désormais plus rien changer. Et c'est pourquoi ce qu'« allait-il faire dans cette galère » finit par être si comique. Géronte, décidément, retarde. Il s'est hypnotisé, arrêté, sur un reproche en quelque sorte « académique », aussi éloigné de la vie que la thèse l'est souvent de l'hypothèse. La vie, elle, ne s'arrête jamais ; si l'on nous plaît de nous arrêter, la vie nous laisse en chemin — et il y a là pour nous un énorme danger. Et c'est pourquoi Géronte, à mon sens, produit un effet comique bien autrement profond que le comique des répétitions de mots. S'expliquerait-on sans cela la célébrité du « que diable allait-il faire dans cette galère »? Il est étrange que M. Bergson ne s'en soit pas avisé — mais je gage que s'il avait entendu notre Géronte, — qui a compris d'où vient le comique de ce mot célèbre et qui l'a supérieurement rendu, si M. Bergson, dis-je, avait entendu *notre* Géronte, il n'aurait pas manqué d'apercevoir là une illustration de ce qu'il y a d'essentiel dans sa théorie et il ne se serait pas contenté d'y voir l'illustration d'un simple cas d'application.

Mais allons de l'avant, et signalons cet effet comique connu sous le nom d'*interférence des séries*. Est comique toute situation qui appartient à deux séries d'événements, absolument indépendantes, et qui peut s'interpréter dans deux sens tout différents.

C'est l'essence du quiproquo, — lequel peut consister dans une simple répartition dans une scène, dans un acte, voire dans une pièce tout entière. La scène du cinquième acte de l'*Avare* où l'avarice d'Harpagon et la passion amoureuse de Valère définissent de façon tout opposée le vol d'un trésor, est un de ces cas d'interférence que la comédie exploite si volontiers. Mais si le comique de l'interférence vient d'une méprise, laquelle résulte ici d'une mécanisation non de la vie, mais du langage, — Harpagon et Valère, par suite d'un lyrisme où verse facilement la passion s'expriment d'une manière impropre ; s'ils s'exprimaient en un langage exactement adapté à son objet, il n'y aurait pas entre eux de quiproquo — si là, dis-je, est le comique de cette situation, il est bien évident qu'il a pour condition l'étanchéité, si l'on peut dire, des deux séries. M. Bergson ne signale pas cette condition et c'est, à mon sens, une lacune. S'il y a une infiltration quelconque de l'une des séries dans l'autre, le comique disparaît. Si Valère, jetant le masque, n'apparaît pas sous un jour *nouveau*, comme l'amant *maintenant* déclaré d'Elise, s'il est, devant Harpagon, dans l'attitude feinte d'un intendant infidèle, nous aurons l'impression d'une infiltration entre les deux séries et l'effet comique ne se produira pas.

Sur un chemin de traverse, aboutissant au comique de caractère, je signalerai, en passant, le comique professionnel. Lorsque quelqu'un s'insère si étroitement dans le cadre rigide de sa profession, qu'il n'a plus de place pour se mouvoir comme les autres hommes, quand il est sa profession faite homme, il en résulte fatalement pour lui une raideur qui ne peut pas ne pas être comique. Cette raideur sera avant tout morale ; elle se traduira par des formes de parler, de sentir et de penser. Mais elle peut aussi être physique, surtout s'il s'agit d'un métier plutôt que d'une profession. C'est comme si le métier s'emparait à ce point de la personne qu'il imposait au corps certains gestes, certaines attitudes, certains tics. Je pense que des comédiens pourraient tirer de cette vue, qui s'apparente, vous le voyez, d'une manière très étroite, aux vues de M. Bergson, une indication utile et je crois notamment que maître Jacques pourrait trouver dans cette voie le moyen de faire, sur double personnage, d'une manière qui mit en posture vraiment comique, l'avarice de son maître Harpagon.

Mais voilà, me paraît-il, assez d'exemples repris à l'exercice de notre métier de comédiens pour illustrer la théorie bergsonienne.

Jusqu'à présent, nous avons considéré le comique plutôt dans

ses réalisations matérielles. Gardons-nous cependant de penser que la formule : du mécanisme plaqué sur du vivant, ne soit susceptible que d'une interprétation matérielle ou physique ; elle l'est — et tout autant — d'une interprétation spirituelle et morale. L'automatisme — en quoi consiste le comique — peut, en effet, envahir peu à peu dans l'homme, des régions de moins en moins matérielles ou si vous voulez, de plus en plus spirituelles. Au début c'est de l'automatisme acquis ; mais ensuite, c'est de l'automatisme inné, en ce sens que c'est le corps qui peut jouer à l'égard de l'âme le rôle d'une mécanique : l'âme nous apparaît plus embarrassée, taquinée par le corps et c'est très drôle précisément parce que c'est de la vie gênée par de la matière, ou, si vous voulez, c'est de la souplesse contrariée par de la raideur. Montez ensuite d'un degré, que trouvez-vous ? Mais ceci : l'âme elle-même envahie par un certain automatisme. Nos passions, nos vices, et quelquefois nos vertus, nous figent moralement et nous font agir comme des automates. Notre tempérament, enfin, — notre courbure d'âme — imprime à nos façons de sentir et de juger une certaine uniformité — et si l'uniformité n'est pas, comme telles, incompatible avec le renouvellement de la vie, elle est cependant une menace d'automatisme et nous voyons, dès lors, que l'automatisme peut être d'ordre spirituel aussi bien que d'ordre matériel. L'homme, par son caractère même, peut être une sorte de pantin, à la merci du premier venu qui saura apercevoir ses ficelles et les tirer comme il faut. C'est à mon sens le grand intérêt des *Fourberies* que d'être — en dépit de son apparence de grosse farce — une comédie qui, par sa structure même, illustre ce que l'on pourrait appeler le degré suprême du comique — et, pour parler une dernière fois de nous (1), je dirai que c'est le grand mérite de *notre* Scapin non seulement de l'avoir compris, mais de le faire comprendre, par un jeu qui donne la très nette impression que ce fourbe de Scapin n'a rien d'un profiteur de la bêtise des autres, mais au contraire qu'il est une sorte de moraliste ou tout au moins de philosophe qui s'amuse à tirer les ficelles des pantins qui l'entourent pour le plus grand profit, en somme, de ceux qui l'écoutent, puisqu'il leur montre le danger qu'il y a à se laisser mener par ses vices, et à se laisser dominer par son tempérament.

Mais, que le comique soit matériel ou spirituel, moral ou physique, son essence reste la même : c'est du mécanisme plaqué sur du vivant. Moyennant certaines précautions et certaines retouches, je serais, pour ma part, très tenté de reprendre à mon compte cette définition bergsonienne du comique.

Mais je le serais moins, je le disais précédemment, de reprendre à mon compte la définition bergsonienne du rire, car le rire est, à mon sens, beaucoup moins un châtiement qu'un avertissement.

Je ne reviendrai pas ici sur ce point, sinon pour vous montrer, comme je l'ai déjà écrit, combien la correction est importante pour des comédiens. Si le rire est un avertissement, il importe essentiellement que les comédiens, dans leur jeu, respectent cette condition du comique dans toutes les formes de l'automatisme, à savoir le caractère inconscient et involontaire de cet automatisme. Les comédiens peuvent sans inconvénient souligner cet automatisme de traits relativement gros — dans certains cas, la charge est permise et même recommandable — mais ils ne peuvent, en aucun cas, faire passer la recherche du comique, de l'acteur dans le personnage. Celui-ci ne peut jamais donner l'impression qu'il cherche à être drôle, qu'il fait exprès d'être raide, de manquer de cette souplesse que la vie exige de nous. Transposant une formule courante, nous pourrions dire ici : qui court après le rire n'attrape que l'indifférence. Le rire forcé d'un acteur n'a rien de contagieux pour le public. Le rire est un avertissement, et, dès lors, le spectateur ne consentira à rire que s'il a sous les yeux des personnages dont le comique est inconscient.

La réflexion philosophique sur la signification du comique se trouve être ainsi utile au comédien jusque dans la fixation des limites où les vues qu'elle propose peuvent être utilisées par lui. La preuve me paraît dès lors faite, de l'opportunité d'un échange de vues relativement approfondi, sur cette matière.

La manière qui s'offre à nous — cette réflexion philosophique, sur l'art du jeu scénique — ne laisse d'ailleurs pas d'être vaste, car après avoir réfléchi sur la signification du comique, il y aurait lieu de réfléchir sur la signification du tragique. Il y a, à cet égard, un pendant à faire au livre de M. Bergson et je ne sache pas que

(1) *Compagnons de Saint-Jambert*.

personne y ait jamais songé. Or, si nous savions ce qu'est l'essence du tragique comme nous savons ce qu'est l'essence du comique, si nous pouvions définir le rôle des pleurs comme nous définissons le rôle du rire, nous aurions quelque chance de mieux comprendre le tragédie et de mieux l'interpréter.

PAUL NÈVE DE MEVERGNIES,
professeur à l'Université de Liège.

Au Vlaamsche Volkstoneel

Le dernier spectacle donné cette saison par le Vlaamsche Volkstoneel sera-t-il aussi le dernier auquel nous aurons pu assister? Est-il vrai que la fameuse compagnie est sur le point de se dissoudre et qu'elle n'est déjà dissoute?

Et les différends survenus entre les acteurs et la direction sont-ils tels qu'on ne les puisse plus aplanir?

La disparition du Vlaamsche Volkstoneel ou même simplement le scission en son sein, est bien l'événement le plus fâcheux qui se puisse concevoir au point de vue de l'avenir du théâtre en Belgique. Nous savions les acteurs démoralisés, mais pas au point de les voir rompre avec une organisation qui a fait ses preuves et que de grandes tâches attendaient.

Est-il trop tard pour concilier des intérêts et des vues momentanément opposés?

Que nos amis du Vlaamsche Volkstoneel, aussi bien les dirigeants que la troupe, veuillent bien se dire, que toute décision qui comporterait un divorce, ne pourrait être que désastreuse.

Nous n'avons pas à examiner ici les griefs que les uns peuvent élever vis-à-vis des autres. Quels qu'ils soient, il ne faut pas en être en état pour justifier une rupture.

Il faut que le Vlaamsche Volkstoneel continue à vivre. Il sert trop efficacement le théâtre, la cause flamande et l'intérêt national, pour qu'on puisse songer, sans une émotion profonde, à ce que signifierait sa disparition.

Et nous la comprendrions d'autant moins, qu'après une saison certes moins brillante que les précédentes, le Vlaamsche Volkstoneel, vient de remporter un de ses plus beaux succès en portant sur la scène la dernière pièce de Michel de Ghelderode. Sans doute ce spectacle n'était point parfait. Mais nous nous en voudrions en ces circonstances actuelles, de nous arrêter à des déficiences, alors que tant de qualités déployées requièrent une adhésion et des applaudissements enthousiastes.

Een onnoozel hart in de wereld, n'est peut-être pas la meilleure pièce de Ghelderode, mais elle est certainement la plus actuelle et la plus émouvante. Le personnage de Pantagleize est une création véritable, riche de pathétique et d'humanité.

Nous nous sommes déjà étendus longuement sur la pièce au lendemain de la première. Nous nous contenterons de rappeler ici qu'il s'agit d'une histoire ridicule et navrante, comme presque toutes les histoires retracées par Ghelderode. L'histoire d'un pauvre homme, mais sans qu'il le veuille à la tête d'événements formidables et que ces événements tournent en dérision immédiate, l'histoire d'un révolutionnaire sans le savoir, élu par le destin veugle, porté par lui au pinacle, chef qui n'est au fond qu'un misérable esclave que des forces imprudemment déclanchées, font enfler sur les flots comme un bouchon, follement, avant la culbute et la noyade finale.

Satire cruelle des hommes, plutôt que des institutions, des hommes incapables de défendre les institutions, aussi bien que de les combattre, histoire d'une révolution manquée et d'une réaction non moins dérisoire, la pièce de Ghelderode est marquée au coin d'une terrible amertume.

Le monde dans lequel s'agit si vainement Pantagleize est bien ce monde de terreur et de folie dont parle Shakespeare. Deux personnages invisibles mènent le jeu par-delà les silhouettes burlesques des protagonistes, deux personnages dont la présence

occulte, à mesure que le drame progresse, pèse sur lui plus lourdement : la Peur et la Mort.

Le secret de Michel de Ghelderode, qui est le secret même de la tragédie, est de savoir mettre en scène les Forces. Ce don n'est imparti qu'aux poètes, et les seuls vrais dramaturges sont ceux-ci.

Michel de Ghelderode a intitulé son œuvre : un spectacle de rires et de larmes. Je ris en larmes, disait déjà Villon. Mais le rire de Michel de Ghelderode est autrement cruel que celui du chantre de la Belle Heaulmière. Ce rire creuse dans la chair des sillons brûlants, et laisse aux lèvres un goût de cendres.

Pantagleize est-il un innocent ou un imbécile? L'un et l'autre. Nul n'est censé ignorer la loi. Et la loi abat et réduit peut-être autant d'innocents que de coupables, car pour elle l'ignorance seule est déjà coupable.

Pantagleize, optimiste, ami des hommes, cœur d'or, mais cerveau faible, n'a pas compris que la loi est une machine qu'on ne peut distraire de son mouvement comme on distrait un esprit et une volonté d'homme en lui racontant un conte bleu. Pantagleize a mis en branle la machine, mais maintenant qu'elle s'avance sur lui et s'appête à le broyer, il continue de croire ingénument que tout s'arrange et tout s'explique. Il le croira jusqu'au pied du mur, où le peloton d'exécution s'appête à mettre fin brutalement, à cette merveille d'inconsistance et de légèreté que fut sa vie.

Pantagleize paie, parce que toute faute, ne serait-ce que celles commises contre l'intelligence, doit payer ici-bas. Il paie, comme ont payé tous ceux qui s'étaient attaqués à l'Ordre, avec lui, volontairement ou involontairement. Mais cet Ordre lui-même, par qui est-il défendu? Les servants attirés, en sont hélas, aussi inconsistants et burlesques que ceux qui s'astreignent à le renverser. Imbéciles contre imbéciles. Il fallait qu'il en fût ainsi, parce que la vie ne nous apprend que trop bien que si l'Ordre reste debout, ce n'est toujours pas par le mérite de ceux qui prétendent à le soutenir, bien au contraire.

L'anarchiste n'est pas celui qui s'attaque aux hommes, mais bien celui qui nie les principes. Une interprétation un peu faussée par endroits, a pu donner le change sur les intentions de l'auteur, auprès de certains esprits. Ces intentions sont parfaitement droites.

Michel de Ghelderode a mis à nu et fustigé des fantoches. Il les a pris à droite comme à gauche. C'était son droit, car ils s'y trouvent. Il a fait la satire de la révolution, comme celle de la contre-révolution. Il a montré que les fils de l'une comme de l'autre étaient tirés par l'ignorance, par la vanité et la peur.

Le massacre opéré des innocents, des imbéciles et des vaniteux, il reste tout de même debout sur la scène quelques hautes figures, les seules à qui puissent aller nos hommages : la Mort casquée et la Justice impassible, qui n'est plus celle des hommes, mais de Dieu. Et cette présence justifie bien des disparitions, jusqu'à celle de Pantagleize.

Nous ne dirons que quelques mots de l'interprétation qui fut supérieure, surtout de la part de Renaat Verheyen, que nous considérons comme le meilleur élément, l'esprit le plus souple et l'acteur le plus nuancé parmi tous ceux qui composent — nous ne dirons pas encore qui composaient — la troupe du Vlaamsche Volkstoneel.

Nous reprocherons amicalement à Staf Bruggen, dont nous n'avons plus à louer le talent, l'interprétation outrancière qu'il a donnée de son personnage. Il a fait d'une satire une charge, et d'une tragédie àrement burlesque une farce foire. C'était une erreur évidente.

Il a trop de talent et trop d'intelligence pour n'en point convenir. Qu'advient-il du Vlaamsche Volkstoneel?

Nous avons dit en commençant que nous considérons sa disparition comme une catastrophe.

Puisque crise il y a, il faudra bien que l'un ou l'autre changement se produise. Quel qu'il soit, faisons des vœux pour qu'il maintienne l'unité dans les efforts et laisse étroitement associés les éléments les plus qualifiés, tant du côté de la direction que de la troupe. Il n'y a pas placé en Belgique et en Flandre pour deux Vlaamsche Volkstoneel.

MARCEL SCHMITZ.

« Le Paysan qui meurt »

mis en scène par le studio de l'I. S. A. D.

Une anticipation de film parlé, en couleur et en relief, peut-être une formule de l'invention dont nous avons parlé (1) : projections cinématographiques colorées, en volumes, dans le cube de la scène à trois dimensions (sans écran) : telle nous a paru la représentation du *Paysan qui meurt* au théâtre-studio de l'Institut Supérieur des Arts Décoratifs. C'est surtout par l'emploi de diffuseurs pour les voix, de musique mécanique et de peintures mouvantes que s'établit l'analogie avec le film car la fantaisie des masques et des costumes et les jeux de lumière proprement dits sont des apports du music-hall et du cirque. Si bien qu'en fin de compte, cela formait une combinaison d'inventions nouvelles où l'on pouvait sans hésitation reconnaître un magnifique instrument de théâtre (car le théâtre est au cœur de tout cela : il y tombe comme au piège). L'hommage à la mémoire du poète Karel Van de Woestyne, ce caractère de piété donc, ne diminuait en rien la valeur théâtrale de l'expérience tentée.

Ce serait pourtant réduire cette dernière que de n'en point marquer la perfection et la pureté. Elle s'apparentait, dans l'ordre littéraire, aux éditions de luxe, à tirage limité. Encore convient-il de ne pas s'y tromper : aucun hermétisme inutile ou déformation arbitraire ne rendaient la représentation inaccessible à un grand public populaire, qui s'en fût émerveillé comme d'un jeu de kaléidoscope : nous sommes en cela d'accord avec M. Teirlinck, l'ordonnateur, qui donna quelques mots d'introduction sur le sens du spectacle et son inspiration.

Un conte en prose de Karel Van de Woestyne, le *Paysan qui meurt* a été choisi, pour être interprété dramatiquement ; ce texte composé de dialogues ou de monologues, se prêtait à la mise en scène : il suffisait d'en enlever les narrations et de traduire celles-ci sous forme de jeux. Ce qui fut fait.

Karel Van de Woestyne, hanté par le problème de l'au delà, prend l'homme à l'extrémité de sa vie, au moment où déjà sa tête flotte dans les paysages irréels de la mort. S'autorisant de la division et de l'éparpillement qui s'empare de l'être, à cette heure extrême, il suscite les visions autour du moribond : ce sont les incarnations de ses sens ou de leurs organes : les yeux, les oreilles, le nez, le goût, et, suprême délicatesse de chrétien, le toucher personifié par la mère, au sein de laquelle l'homme prend le premier contact avec le monde.

L'homme choisi meurt solitaire et se plaint de n'avoir pas joui de la vie. Mais chacun de ses sens lui rappelle les jouissances procurées. C'est alors le défilé des bontés de la création, où tout se mêle : les pommes de terre, le lait, la chair des enfants, le froid qui rend fragile et dur comme du verre, le sommeil, la chaleur du lit ; cette évocation poétique est d'une extrême saveur. L'enchaînement d'un sens à l'autre est très facile et ne recherche aucun réalisme pathologique.

Enfin, à la minute fatale, l'épouse apparaît, l'épouse qui est morte depuis de longues années. Et comme elle va se replacer dans le lit conjugal, l'homme ébloui, semble-t-il, par l'entrevision de l'au delà où il est entré déjà, près de son épouse morte, ouvre la bouche pour clamer l'explication surnaturelle : mais la bouche reste bée et c'est un cadavre qui retombe sur la couche.

Il s'agissait d'animer cette action poétique, peu théâtrale en vérité, de la douer de rythme, de la projeter en quelque sorte dans l'infini, disait Teirlinck. L'infini, sur une scène de quelque trois ou quatre mètres de haut, de profond et de large !

Nous avons, ici même (2), décrit ces effets de dilatation, de « hors-

dimension » et presque de « hors-réalité » que l'on obtient par la projection de lumières sur l'horizon courbe et lisse du studio de l'I. S. A. D. Au sentiment de l'immensité, il est facile de faire succéder celui de l'angoisse, du rétrécissement. L'expérience fut renouvelée. Cette fois, non plus gratuitement, comme démonstration technique, mais en harmonie avec un texte et des personnages colorés qu'il s'agissait d'accentuer et de commenter, de développer par ce chœur de lumières.

On sait la volonté d'Herman Teirlinck de réunir les quatre collaborateurs du jeu : le poète, l'architecte, le musicien, l'acteur.

L'architecte est responsable de l'horizon courbé et de quelques plans simples : le lit cubique où se tenait le moribond, et une forme abstraite (moignon d'arbre ou tout autre chose) qui donnait une mesure dans certaines immensités lumineuses ou servait à meubler un « intérieur ».

Car la lumière rythmait cette agonie : à de grands rêves lisses, (tout rouge, tout blanc, tout mauve), succédaient les complications douloureuses, formes et couleurs combinées (la plastique pure s'est révélée ici d'une étonnante utilité). Il faudrait une analyse spéciale pour chacune des équivalences établies entre l'état de l'agonisant, défini par le texte, et le commentaire pictural. La couleur et la forme des costumes avaient pour mission de créer une équivalence analogue entre l'identité du personnage et le sens qu'il incarnait, et de s'accorder plastiquement avec le commentaire lumineux. La musique se devait, dans son plan, de créer les mêmes équivalences en rapport avec les voix et les rythmes lumineux.

Ainsi c'était un enveloppement d'équivalences — de lumières, de volumes et de musiques — enlacés autour du poème scénique, enveloppement au travers duquel ce poème devait paraître amplifié.

Un des pièges de cette interprétation était certes l'opposition entre la réalité, dernière mais encore telle, du moribond et le caractère onirique des visions qu'il fallait faire défiler sous forme de volumes et de paroles. Masquées et revêtues de costumes luisants, les visions parlaient d'une voix sans origine ni localisation, d'une voix « invisible » si l'on peut dire (grâce aux ruses du microphone), et l'on obtenait ainsi les deux plans souhaités, dans l'ordre auditif et dans l'ordre visuel.

Or ce régime d'équivalences parallèles avait à se mouvoir, en relation avec le déroulement du verbe. On conçoit tout le péril de cette marche d'abord, et ensuite, combien grandit l'importance du verbe à qui l'appareil des commentaires est suspendu. Contrairement à ce qu'ont admis plusieurs metteurs en scène modernes (Granosky et autres), les accessoires nouveaux ont pour effet, non pas d'abolir le verbe au théâtre, mais au contraire d'en renforcer le rôle (et par là d'en rendre la création plus difficile au dramaturge, en imposant la recherche de l'essentiel).

Nous ne pouvons dire, hélas, que le verbe — ce riche langage de Van de Woestyne — ait reçu dans cette émission tout le soin qu'on lui doit au théâtre et que son rôle de support et de noyau des équivalences précitées exigeait dans ce cas particulier. L'équilibre fut plus souvent entraîné par la musique et la lumière, parfois rompu. D'autant mieux que, l'émission verbale des cinq ou six rôles se faisant par une seule voix, elle ne disposait pas de la complexe et flexueuse interprétation que les organistes surent tirer de leur mécanique d'éclairage et de son. (Le moins étonnant n'est pas que l'on rejoigne ainsi l'humain sensible au delà de la mécanique : phonographe et commutateur).

Il y a donc, pendante du côté du verbe, une mise au point que l'on souhaite aussi complète que le furent celles de l'architecture des jeux et costumes, du montage musical et des commentaires lumineux dont la convergence immédiate créa des instants d'équilibre, véritables splendeurs.

Si l'on en est encore à la recherche d'un instrument de théâtre le voilà bien près d'être parfait et donc oublié pour lui-même au profit de l'essentiel : le verbe, dont la pénitence a bien assez duré

PAUL WERRIE.

(1) N° 19, nov. 1929 : Le théâtre radiophonique.
(2) N° 13, mars 1929 : L'Expérience théâtrale de l'Institut des Arts Décoratifs.

VOYAGES HANCIAU

Voyages Particuliers

- Voyages de Noce -

FONDÉE EN 1911. — TÉLÉPHONE 177,84
22, Rue de la Bourse - BRUXELLES

- Excursions collectives

PROGRAMMES GRATUITS ENVOYÉS SUR DEMANDE

OBERAMMERGAU : Jeux de la Passion 1930

enseignements gratuits

TOUS SERVICES DE VOYAGES